very rare

by (    ) Brunet de Brou

first was 1720

# LA RELIGIEUSE MALGRÉ ELLE, HISTOIRE GALANTE, MORALE ET TRAGIQUE.

*Dédiée à Monseigneur le Prince Eugene de Savoye.*

Par Mr B**. DE B**

A AMSTERDAM.

JORDAN.

Chez CLAUDE JORDAN, Marchand Librai-re, dans le Kalver-Straat.

M. DCC. XXXX.

# A SON ALTESSE SE'RE'NISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGENE DE SAVOYE, GE'NE'RALISSIME DES FORCES DE L'EMPIRE

*MONSEIGNEUR,*

*Je prends la liberté d'offrir à* VOTRE ALTESSE *le second*

 *essai*

*essai de ma Plume. Ordinairement ceux qui dédient leurs Livres aux Princes, font des éloges trés-éloignez de la verité: Comme j'ignore l'Art de loüer, je me contenterai de dire que vôtre Bravoure, votre Courage & votre Intrépidité sont connuës de toute l'Europe. L'Armée Ottomane en eut des preuves convaincantes la Campagne derniere. Le cruel souvenir des pertes qu'elle y fit, doit la faire trembler à votre as-*

*aspect. Du côté du Génie,* VOTRE ALTESSE *n'est pas moins bien partagée : Un Esprit sublime, & au delà de l'humain, brille dans toutes vos paroles : Toutes vos entreprises vous réussissent, peut-on en être surpris ? Un Prince auquel Minerve a communiqué les précieux dons de la Sagesse, ne fait rien sans y avoir réfléchi mûrement. Je m'estimerois heureux,* MONSEIGNEUR. *si cette Histoire*

*pourvoit plaire à* VOTRE ALTESSE : *Si elle daignoit en lire quelque ligne, le bonheur de l'Auteur seroit des plus grands. Je ne dois pas me flatter d'une telle faveur. Un second Alexandre, qui n'est occupé que du soin de vaincre les Infidéles, n'emploie pas si mal son tems. Tout ce que je dois faire, est de joindre mes prieres, avec celles de la* Chrétienté, *qui fait des vœux au* Ciel ; *afin que les Armes de*

*l'Em-*

*l'Empereur triomphent de notre Ennemi commun. Personne n'en fait de plus sincéres que celui qui a l'honneur d'être avec une très-profonde vénération,*

*MONSEIGNEUR,*

DE VOTRE ALTESSE SE'RE'NISSIME,

Le très humble & très obéïssant Serviteur
BB ** DE B **.

# PREFACE.

QUOIQU'IL n'y ait dans les Convens que trop de ces Victimes qui aient été forcées d'embrasser l'Etat Religieux, aucun Auteur n'a encore écrit sur cette matiere, que l'intérêt a rendu commune.

Le commencement de cette Histoire donnera une idée des amours du Marquis & de Lucrece : leurs tendresses ont été consommées

mées par le Mariage: duquel est issuë Florence & Xercès. Comme cette Histoire n'est point feinte, & qu'elle est véritable, je donne à ces personnes des nōms empruntez, afin que le Public ignore leurs véritables.

Cette Histoire fera voir aux peres & aux meres qu'ils doivent toûjours laisser leurs enfans libres dans le choix de leur état: & les enfans qui ont éte forcez, y aprendront à éviter les malheurs qui arrivent à ceux qui se laissent entraîner par leurs passions. Ils

y verront que s'ils évitent les peines que la Justice des hommes fait ressentir à ceux qui ne suivent que le penchant de leurs desirs déreglez; celui auquel rien n'échape est trop juste pour laisser leurs crimes impunis. La fin tragique de Florence vous en instruira suffisamment, cher Lecteur.

Quoiqu'il y ait une opposition extrême entre le Galant & le Moral, j'ai voulu les concilier l'un avec l'autre. Si mon stile est un peu libre en expressions; les Reflexions morales que j'ai

j'ai eu ſoin d'inſérer dans cette Hiſtoire, feront voir qu'en expoſant le vice dont la Religieuſe s'eſt ſouillée, mon deſſein n'a pas été de l'aprouver ; au contraire ma Morale, que j'oſe ſoûtenir ortodoxe, eſt contre les Critiques une barriere qu'on ne peut forcer ſans violer les Loix divines & humaines.

Pardonnez, cher Lecteur, à la vivacité de ma Plume, qui s'eſt peut-être un peu trop hazardée en écrivant l'intrigue du Cordelier avec Florence : les Mémoires qui m'ont été

donnez, & ſur leſquels j'ai travaillé, étoient conçus en des termes qui auroient bleſſé les oreilles chaſtes; j'ai tâché, autant qu'il m'a été poſſible, de me ſervir des expreſſions les plus modeſtes. Je ne crois pas que la conſcience la plus timorée puiſſe s'en ſcandaliſer. Il eſt bien difficile, en parlant du vice, de ne pas tomber dans le défaut de la plûpart des Auteurs: je veux parler de ceux qui ſe ſervent de mots obſcènes, qui inſpirent la concupiſcence: au lieu de preſcrire des régles pour l'éviter, j'ai

fait tous mes efforts afin de ne pas marcher ſur des traces qui font horreur à tous ceux qui ſont un peu éclairez dans les matieres de Religion & de la Politeſſe. Quoique la corruption régne beaucoup dans le monde, les honnêtes gens n'aiment point ces termes odieux qui font ſouffrir la pudeur : il n'apartient qu'au Vulgaire de les trouver de ſon goût. Adieu.

# LA RELIGIEUSE MALGRE' ELLE.

## *HISTOIRE GALANTE, Morale & Tragique.*

LA passion avide des richesses cause dans le monde de grands desordres. L'homme qui y a une fois livré son cœur, les adore comme une Divinité. C'est à la Fortune qu'on érige des Autels, & devant la-

quelle on brûle de l'encens. Ceux qui se picquent d'être des plus honnêtes gens du siécle, tombent dans ce doux précipice; semblables en cela à ceux qui n'etans pas instruits des principes du vrai culte, prodiguoient leurs encens aux pieds des faux Dieux de l'antiquité. C'est souvent cette raison d'intérêt qui oblige les peres & meres à choisir la vocation de leurs enfans, soit dans le Monde, soit dans le Cloître; ce que cette Histoire montrera clairement.

Le Marquis de * * *. de la Province de Bretagne, étant

étant né avec une inclination belliqueuse ; lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, voulut acquerir de la gloire dans les Armes : il fit plusieurs Campagnes où il fit paroître sa bravoure & son courage. Montant la Tranchée d'une Ville des Pays-Bas, dont les François faisoient le Siége, il y fut blessé au bras gauche. Sa blessure fut si dangereuse que le Chirurgien Major du Régiment, pour éviter les suites fâcheuses qu'elle auroit pû avoir, lui coupa ce bras. Louis XIV de glorieuse & triomphante mé-

moire, qui ſçavoit à propos récompenſer les ſervices de ceux qui ſe ſignaloient dans ſes Armées, lui envoya la Croix de Saint Louis, avec une Penſion de ſix cens livres.

Le Marquis aprés douze années de Commiſſion de Capitaine, ne pouvant plus ſervir à cauſe de ſon indiſpoſition, prit le parti de ſe retirer à ſon Château. Son ardeur martiale s'opoſoit à cette réſolution; mais les ſuites de ſa bleſſure arrêtoient cette envie impétueuſe d'acquerir des Lauriers: différent en cela des Gentils-

hommes

hommes de Province qui n'aiment qu'à faire la guerre aux liévres & aux perdrix, & qui contens de leurs dignitez pacifiques, s'embaraſſent peu des Exploits Militaires. Etant dans ſa Province, & n'ayant ni pere, ni mere, il crut qu'il lui ſeroit plus avantageux de chercher un établiſſement fixe & certain, que de vivre en ſolitaire. Il avoit évité de s'attacher à cette paſſion, dans laquelle preſque tous les Mortels prennent plaiſir à paſſer leurs plus beaux jours; mais tôt ou ou tard ce Dieu bleſſe de ſes fléches les cœurs les plus durs

& les plus insensibles ; c'est dans ce tems qu'il faut payer le tribut. L'Amour jusqu'alors avoit fait peu d'impression sur son cœur ; mais étant chez le Baron de * *. il y vit une jeune Damoiselle que nous nommerons Lucrece ; elle étoit belle, enjoüée & avoit de l'esprit. Sa taille répondoit parfaitement aux autres belles qualitez dont la nature orne celles qu'elle veut favoriser. A cet aspect le Marquis ressentit dans son cœur les premiers traits d'une flâme qui devoit être consumée par les liens les plus indissolubles. Il étoit na-

tu-

turellement poli, agréable & civil. Il étoit fait pour être aimé; ses paroles étoient douces & insinuantes. Il est assez ordinaire de voir de ces hommes gracieux, sur tout lorsqu'ils ont servi, quoique la Guerre ait en elle-même quelque chose de féroce & d'inhumain, & qu'il semble que ceux qui l'ont toûjours fait, soient plus éloignez de la politesse & de la gracieuseté; néanmoins ce sont ceux-là qui sçavent mieux l'art de gagner les cœurs. Le sexe la plûpart du tems les préfere à ceux qui se picquent de Belles

Lettres & de Sciences.

Ce Guerrier qui avoit pris beaucoup de plaisir en voyant cette aimable personne, & dont le cœur commençoit à ressentir ce qu'on sent quand on aime, résolut de lui déclarer la blessure que ses yeux avoient fait. Il lui dit ces paroles : Je n'ai jamais vû de ma vie personne qui ait plus de sujet de se loüer de la nature que vous : il semble qu'elle ait pris plaisir à épuiser toutes ses graces afin de les mettre sur vôtre charmante personne, qui seule est capable de faire le bonheur de tous les Monarques

ques. Et en continuant : Que je serois heureux, poursuivit-il, si une pareille félicité arrivoit à celui qui n'est plus maître de son cœur depuis qu'il vous a vû. Il sied bien aux hommes polis d'avoir les manieres que vous avez, lui répondit Lucrece ; mais il faut rendre justice aux personnes. Je ne crois pas, lui répliqua le Marquis, que dans ce vaste Univers on puisse trouver une beauté si parfaite ; je pense même que tous ceux qui auront l'honneur de vous voir, vous rendront la même justice. La conversation se passa de cette maniére. Si

*la reconnoissance, votre ingratitude me fera perdre une vie dont vous êtes absolument la maitresse. Que je serois heureux si vous payez de retour ceux qui vous aiment : parmi tous vos adorateurs, je le disputerai toûjours au prix de mon sang. Mon bonheur ne seroit pas moins grand, si vous honorez d'un mot de réponse celui qui est entiérement à vous.*

Cette lettre fut remise à Lucrece qui la lut ; ce fut alors qu'elle ne douta plus de la passion de ce Guerrier. Elle avoit une répugnance à y répondre ; mais le gros bien dont la fortune avoit accablé

blé le Marquis, lui faisoit faire plusieurs réflexions. Quoique son cœur fût assez éloigné de cette simpatie si ordinaire à ceux qui aiment, les richesses jointes aux autres belles qualitez de ce nouvel adôrateur, ne laissoient pas de la toucher. Le rang de Marquise n'est pas peu de chose pour une femme qui a de l'ambition. Il n'est pas extraordinaire à ce sexe d'en avoir ; car on en trouve dans le Siécle peu qui en manquent. On peut dire hardiment que c'est cette envie démesurée qui fait aujourd'hui leur plus belle passion.

passion. Vouloir trouver une femme sans ambition, c'est chercher la pierre philosophale, que personne jusqu'à present n'a encore pû trouver.

Quoique Lucrece ne ressentit rien dans son ame qu'une estime ordinaire, qu'un chacun doit avoir pour les personnes de merite, elle crût que si elle ne répondoit point à la lettre du Marquis, le dégoût pouroit venir à la traverse. Le sexe quoiqu'il n'aime pas, est souvent ravi de l'être : aprés avoir assez long-tems balancé, elle fit cette réponse.

RE-

## REʼPONSE
## de Lucrece au Marquis.

*Que direz-vous d'une fille qui répond à votre premiere lettre, vous penserez que son devoir auroit dû l'arrêter. Je passe au-dessus de cette modestie ordinaire, afin de vous marquer que je regarde l'ingratitude comme un trés grand défaut. Pourois-je me flatter que mes yeux eussent fait une plaie si vive. Hélas! ils sont trop languissans pour faire de telles blessures; ils ne sont propres qu'à répandre des larmes aprés la perte que j'ai fait. Vous demandez de la reconnoissance, c'est avec le tems que l'on s'en rend digne.*

*Vous*

*Vous ſçavez qu'on n'en eſt pas toûjours le maître. Je ne ſigne point. Adieu, ayez autant de diſcrétion que je le ſouhaite.*

Lorſque le Marquis reçût cette réponſe, il goûta une joie inexprimable, & ſe flatta que par ſes complaiſances & ſes aſſiduitez il toucheroit le cœur de Lucrece, qui lui donnoit par ſa Lettre lieu d'eſperer. Il auroit voulu qu'elle lui eût marqué en d'autres termes qu'elle répondoit à ſon amour. Les Amans ne ſont jamais contens, ils voudroient qu'une Dame leur marquat ſa recon-

connoiſſance dans la premiere converſation qu'ils ont avec elle. Comme la plûpart dés hommes en content aux belles, quelquefois ſans reſſentir rien de ce qu'ils feignent de ſentir ; le ſexe qui eſt encore plus diſſimulé, eſt trop fin pour ſe laiſſer aller à cette amorce. S'il y a eu quelques Dames qui aient tombé dans le piége, elles ſont à preſent trop ſçavantes pour ne pas l'éviter. Celles qui ont eu cette foibleſſe, ſervent d'exemple aux autres qui en connoiſſent mieux les dangers. Le Marquis ſe perſuadoit que

ſon gros bien joint à ſon mérite perſonnel, feroit impreſſion ſur le cœur de Lucrece. Il ne ſe trompoit point en ſes idées; mais lorſqu'une fille n'a pas été émuë par le Dieu des Amours, en voyant celui que le Ciel lui deſtine pour époux, qu'il lui eſt difficile d'être reconnoiſſante. Ce n'eſt pas ſans beaucoup de peines de la part de l'Amant qu'elle ſe rend; car lorſque le cœur n'a pas au premier abord reſſenti ces doux charmes de la ſimpatie qui font la plus parfaite union de deux cœurs qui s'aiment, l'interêt & l'ambition

bition ſont de puiſſans motifs pour en lever les obſtacles.

Lucrece étoit triſte & mélancolique depuis ſix mois. Son chagrin & ſa douleur provenoient de la perte de ceux qui lui avoient donné le jour. Si ce nouvel Adorateur eût fait ſur ſon ame une plaie pareille à celle que ſes beaux yeux avoient fait au cœur du Marquis, les larmes qu'elle répandoit ſouvent, auroient été eſſuyées d'une main trop chere pour qu'elle ne les eût pas fait ceſſer. Perſonne ne peut mieux nous conſoler dans

nos afflictions, que ceux que nous aimons. Qu'il est doux à ceux qui souffrent de trouver de la consolation, les peines en sont soulagées : c'est alors que le cœur n'est plus pénétré de ces vifs aiguillons de douleur qui sont souvent plus cruels que la mort.

Le Marquis qui ne pensoit qu'à trouver quelque personne qui pût lui aider à gagner un cœur qu'il auroit acheté au prix de son sang, aprés s'être informé de celles qui avoient quelque pouvoir sur l'esprit de Lucrece, fut assez heureux pour réus-

ſir en ſon entrepriſe. On lui dit qu'il y avoit une Dame que nous nommerons Diane; ce nom lui convient trés parfaitement, parce que elle avoit la même inclination que la Déeſſe qui le portoit. Cette Dame avoit été extrêmement amie de la mere de Lucrece, qui avoit pris dés ſon enfance pour elle une amitié qu'il eſt naturel aux enfans de prendre pour ceux qui les ont careſſé dans leurs plus tendres années.

La paſſion du Marquis croiſſant de jour en jour, ne lui permettoit pas de differer plus long-tems à ſe ren-

dre

dre le plus heureux de tous les hommes. Il alla chez Diane à laquelle il fit mille honnêtetez. La conversation ne se passa que sur des choses indifferentes ; quoiqu'il eût une envie extrême de parler de celle qui faisoit l'unique occupation de ses pensées, sa raison lui faisoit comprendre qu'il devoit garder sur cet article le silence dans sa premiere visite: Diane dont la plus vive passion étoit la chasse, ne manqua pas de lui demander comment il la ménageoit. Le Marquis qui sçavoit à propos parler de tou-

tes

tes choſes, & qui n'avoit pas un moindre penchant à ce plaiſir que celle qui en faiſoit ſa principale occupation; lui repondit qu'il ne trouvoit point de plaiſir qui égalât celui-là, & qu'il y alloit trés-ſouvent. Il prenoit Diane par ſon foible. C'eſt la maxime ordinaire de ceux qui veulent faire leur cour: ils ont une complaiſance aveugle pour les perſonnes qu'ils veulent mettre dans leur parti. Diane lui propoſa une partie de chaſſe. Cet Amant qui auroit été bien aiſe d'aller voir Lucrece, ſe trouva embaraſſé; quoique cette

cette partie semblât s'opo-
ser pour ce jour à son amour,
il esperoit qu'elle lui seroit
avantageuse pour l'avenir.
Enfin il l'accepta. On se
prépara à cette guerre de
Cerfs & de Biches. Diane qui
étoit montée sur un cheval
qui couroit avec une vitesse
extraordinaire, disoit sou-
vent au Marquis de la sui-
vre. Cet Amant en picquant
son cheval, & le voulant
faire passer un fossé, tomba
& se blessa à la tête : sa bles-
sure fit finir la chasse plu-
tôt qu'elle n'auroit fait. On
y prit cependant un Cerf &
une Biche. Diane differente
en

en cela des autres femmes qui ont peine à picquer les chevaux sur lesquels elles montent, assista aux abois de la Biche.) Le Marquis ne jouit pas de ce plaisir, on le monta sur un autre cheval. Il se retira à son Château avec ses domestiques.

Sa blessure de la tête ne lui faisoit pas ressentir des inquiétudes si picquantes que celle que Lucrece avoit fait à son cœur. Ses pensées étoient entierement occupées de cette Belle. Son Médecin & Chirurgien lui defendirent de prendre l'air & lui ordonnérent de garder le

tenoit ; elles trouvérent le ſtile trés-galant. Lucrece qui avoit peine à aimer celui qui lui venoit d'écrire, eut de la compaſſion pour lui. Il eſt naturel aux Mortels d'être touché du malheur des autres : il ſemble même que la nature ſouffre des accidens qui arrivent alors qu'on y penſe le moins. Comme ſon cœur ne reſſentoit encore rien pour cet Amant, elle n'avoit point d'envie de répondre à ſa lettre. Ce n'étoit pas ſans peine qu'elle avoit fait réponſe à ſa premiere. Diane qui n'étoit point de ces cruelles du

tems ,

tems, quoique le Marquis ne l'eut encore prié de rien, l'engagea à lui faire réponse. Elle la fit ainsi.

## REPONSE

### de Lucrece au Marquis.

*Je vous assure, Marquis, que j'ai été affligée de l'accident qui vous est arrivé. Je souhaite que vôtre mal n'ait pas de suites; je m'y interesse peut-être plus que vous ne pensez. Je suis trop Chrétienne pour n'être pas touchée de ce qui arrive de fâcheux à mon prochain. Guérissez-vous promptement je le desire autant que personne du monde. Adieu.*

 Lors-

Lorſque cet Amant reçût cette réponſe, ſon Chirurgien le panſoit. Quoique ſa plaie le faiſoit beaucoup ſouffrir, ſon amour lui cauſoit une plus picquante douleur. Les bleſſures du cœur ſont toûjours plus dangereuſes que les autres; on ne peut guérir de celles-ci que par la poſſeſſion de l'objet que l'on aime. Impatient de lire cette lettre; cette impatience eſt l'effet ordinaire des grandes paſſions, il dit à ſon Chirurgien qu'il le panſeroit aprés qu'il auroit lû. Jamais Amant n'a goûté une plus parfaite ſuavité que le Mar-

Marquis en aprenant que sa Maîtresse paroissoit prendre un peu de part dans son mal. Il ne souhaitoit rien tant que d'être guéri. Il demanda, s'il le seroit bientôt au Chirurgien, qui lui répondit qu'il pouroit sortir le Dimanche pour aller à l'Eglise, & qu'il falloit qu'il se fit porter dans sa chaise, de laquelle les glaces seroient fermées. Cet Amant eut une joie si grande de cette réponse, qu'après sa guérison il le récompensa d'une maniére que le plus libéral n'auroit pû mieux prodiguer ses largesses. Il atten-

dit avec impatience cet heureux jour avenir, afin d'aller voir celle dont l'absence n'avoit fait qu'accroître son amour.

Le Dimanche après avoir été rendre au Seigneur du Ciel & de la Terre, ce que tous les hommes lui doivent, il monta dans son carosse, & alla voir Lucrece; à son aspect sa flâme devint encore plus violente. Comme il étoit doué d'un génie propre à divertir une compagnie, après avoir dit à celle qui faisoit toutes les délices de sa vie, tout ce qu'Amour sçait faire dire de plus tendre

à

à ceux qu'il blesse : Diane entra, il lui dit plusieurs paroles honnêtes, ausquelles elle ne répondoit pas indifferemment. Quoiqu'elle eut près de cinquante ans, l'amour trouvoit encore à faire prise sur elle. Elle étoit veuve depuis cinq ans, & elle étoit sans aucun attachement ; ce n'étoit point sa faute, car elle faisoit bien tout ce qu'elle pouvoit afin de mettre quelqu'un dans ses chaines. On aime en tout tems & en tout âge ; néanmoins les feux de cette femme devoient être affoiblis, s'ils n'étoient pas éteints.

Lu-

Lucrece n'étoit point sensible aux tendresses du Marquis, dont l'esprit divertissant & enjoué lui faisoit aimer sa compagnie. Diane qui avoit un penchant, que la nature donne aux uns plus grands qu'aux autres, auroit bien voulu qu'il eût eu pour elle, ce qu'il ressentoit pour cette aimable Insensible; mais son âge ne lui permettoit pas d'esperer de faire une telle conquête : les rides de son front & ses cheveux gris étoient un vrai remede d'amour, & un grand dégoût pour ceux qui aiment avec délicatesse. Rien n'est

n'eſt plus opoſé à la jeuneſſe que la vieilleſſe ; cependant on voit tous les jours de ces femmes qui épouſent de jeunes maris. Les mauvais traitemens que la plûpart en reçoivent, devroient ſervir d'exemple à celles qui brûlent d'un feu que leur raiſon devroit éteindre.

Le Marquis n'avoit pas encore découvert à Diane l'amour qu'il avoit pour Lucrece. Voyant que cette Veuve n'étoit pas ennemie du repos des Amans, & qu'elle étoit au contraire d'une inclination à favoriſer plûtôt cette douce paſ-

ſion qu'à la détruire, il réſolut de lui en faire confidence, & de tâcher de la mettre dans ſes intérêts ; il n'eut pas beaucoup de peine à y réuſſir. Un jour il alla la voir ; & après avoir aſſez long-tems parlé de la chaſſe, car il falloit toûjours en parler avec elle, il fit tomber à propos la converſation ſur la galanterie. Vôtre cœur n'eſt point inſenſible, lui commença Diane, je ne me trompe point, je crois que vous aimez Lucrece. Le Marquis lui fit cette réponſe : non ſeulement je l'aime, mais je l'adore. Enſuite il la

la pria de lui être favorable, & de vouloir bien l'engager à avoir pour lui le retour que tous ceux qui aiment souhaitent si ardemment. Diane lui promit qu'elle n'épargneroit rien pour en venir à bout. Comme elle finissoit ces paroles, deux Messieurs & deux Dames arrivérent. Le Marquis prit congé de la compagnie ; cette Dame étoit sujette à en recevoir; son défunt mari l'avoit accoûtumée à cette douce société qui fait un des plus grands charmes de la vie.

Lucrece étoit couchée sur un lit de repos : elle goûtoit les

les douceurs du ſommeil, lorſque le Marquis conduit par ſa femme de Chambre entra dans ſon apartement. Sa gorge étoit à moitié découverte, l'exceſſive chaleur de l'Eté en étoit cauſe. Il ne pût ſe laſſer de regarder ces deux montagnes plus blanches que de la neige : il ſe jetta doucement à genoux & baiſa les mains de cette Belle qui dormoit. Ses yeux dans ce moment goûtérent un plaiſir qui n'apartient qu'aux vrais Amans d'en ſçavoir connoître les douceurs. Il y avoit près d'une demie heure qu'il étoit dans cette dou-

douce extaſe lorſque Lucrece s'éveilla. Elle fut dans une ſurpriſe extrême de le voir à ſes genoux : elle lui dit de ſe lever. Il obéit dans le moment, & lui exprima d'une maniére la plus tendre ſa paſſion : il plaignoit ſon ſort d'aimer une inſenſible. Lucrece lui répondit qu'elle avoit pour lui de l'eſtime, & que l'amitié ne pouvoit venir qu'avec le tems. Comme nos Amans étoient dans ces doux entretiens, Diane entra, & embraſſa Lucrece. Le Marquis auroit bien voulu ſuivre ſon exemple, mais il n'oſoit prendre cette li-

liberté : il aprehendoit trop de déplaire à sa Maîtresse. Les Amans sont quelquefois trop timides, quelquefois ils sont trop hardis. En amour, comme en toutes autres choses, il faut de la modération. Il crût qu'il étoit à propos de laisser Diane avec Lucrece, afin qu'elle effectuât ce qu'elle lui avoit promis. Après mille protestations qu'il fit à son Inhumaine, il se retira.

Lorsqu'il fut sorti, Diane commença son discours, en ces termes : Vous voulez faire mourir ce pauvre malheureux, il vous aime à l'ado-

doration, & vous n'avez point de reconnoiſſance. Son eſprit eſt ſans ceſſe occupé de vous, & vous ne penſez pas plus à lui que ſi vous ignoriez ſon amour. Lucrece lui répondit que la privation d'un de ſes bras étoit un grand dégoût pour ſon cœur, qui ſentoit une répugnance extrême à pouvoir l'aimer. Croyez-moi, lui répliqua Diane, quoiqu'il n'ait qu'un bras, il eſt auſſi aimable que s'il en avoit deux : il l'a perdu en cueillant des lauriers dont ſa tête eſt couverte. Vous voyez les marques d'hon-

neur dont il est récompensé. Aprés tout il est bien fait, il a de l'esprit, il possede des plus belles Terres de la Province. Son Marquisat vaut plus de. 15000 livres de rente. Vous refusez un parti que vous ne trouverez jamais. Lucréce aprés l'avoir écouté attentivement lui répondit, que ce quelle venoit de lui dire, méritoit qu'on y fit attention, & qu'on faisoit souvent des choses dont on s'en repentoit dans la suite. Cette Confidente lui demanda combien vous faut il de jours pour être entierement déterminée A la huitaine,

taine, lui répondit Lucrece, je vous aſſure que tout ſera réſolu.

Diane aprés cette converſation ſe retira chez elle. Il n'y avoit pas une demie heure qu'elle y étoit, lorſque le Marquis y arriva. Il lui dit : Madame, j'eſpere que vous aurez fait pour moi ce que vous m'avez promis le plus obligeamment du monde. Elle lui répondit qu'elle avoit parlé à ſa Maitreſſe en des termes preſſans, & que dans huit jours elle ſçauroit ſa réſolution. Que ce tems parut long à cet Amant; il la remercia d'une

maniére trés respectueuse, & lui dit que le service qu'elle avoit la bonté de lui rendre, pénétroit son cœur de la plus vive reconnoissance. Diane & lui firent une autre partie de chasse qui ne lui fut pas si fatale que la premiere, mais qui fut plus fâcheuse à Diane. Lorsqu'elle y étoit, elle poussoit trés-impetueusement son cheval. Celui qu'elle monta ce jour étoit extrêmement fougeux : il se renversa, & elle tomba. Un des pieds du cheval lui marcha sur une cuisse. Sa chûte fut cause qu'elle s'y fit une blessure assez considerable.

Le Marquis, & ceux qui furent presens à cet accident en furent vivement touchez. On la porta à un Village voisin : il donna ordre à un de ses gens d'amener son Carosse, qui fut promptement arrivé. On y monta cette chasseuse, le Marquis monta dans le carosse, & la conduisit chez elle. Il ne se passoit point de jours qu'il ne l'allât voir.

Lorsque Lucrece eut apris l'accident arrivé à son amie, elle alla lui rendre visite, & lui marqua l'affliction qu'elle en ressentoit. Elle lui dit qu'on ne pouvoit pren-

prendre plus de part dans son mal, & qu'elle y étoit aussi sensible, que s'il lui fût arrivé à elle-même. Diane lui répondit en des termes obligeans. Sa blessure ne l'empêcha point de lui demander si elle avoit pris son parti. Lucrece lui fit cette réponse : les raisons solides que vous me dites l'autre jour, & ausquelles j'ai refléchi trés sérieusement, m'engagent à me rendre. Le Mariage, poursuivit-elle, donne de l'amitié à ceux qui n'en ont point ressenti avant ce doux lien ; je conte que cette agréable sim-

ſimpatie viendra. Ce n'étoit pas ces prétenduës raiſons qui l'a déterminérent : l'ambition & l'intérêt firent plus d'impreſſion ſur ſon cœur. Elle étoit d'une ancienne famille, mais la fortune ne lui avoit pas prodigué ſes tréſors : ſemblable en cela à la plûpart des anciennes Nobleſſes, qui au lieu d'être dans l'abondance, ſont ſouvent dans la diſette ; c'eſt un pur effet du caprice de la fortune.

Les bons traitemens que reçut Diane, avancerent ſa guériſon. En peu de jours elle fut entiérement rétablie

de

de sa chûte. Ce fut alors qu'elle n'eut d'autres pensées qu'à faire tous ses éforts pour rendre ces Amans heureux. Comme elle étoit extrêmement habile & experimentée, l'experience ne sert pas peu à avancer un Mariage, elle pria le Marquis & Lucrece à souper. Ces Amans differens en cela de ceux qui font toûjours des cerémonies qui ne sont plus en usage dans le siécle d'aujourd'hui, y allérent. Le Marquis mangea peu, l'amour le nourrissoit. Ses yeux goûtoient un plaisir infini, de voir l'aimable Lucrece, qui

qui chanta au deſſert des chanſons qui acheverent d'embraſer ſon cœur d'une flâme la plus vive & la plus pure.

Il avoit lieu de ſe flatter de poſſeder bientôt l'aimable Lucrece qu'il aimoit mieux que tous les treſors de la terre: Diane lui avoit fait recit de la négociation & de la réponſe de ſa Maîtreſſe. Mais quelquefois lorſqu'on croit que toutes les difficultez ſont aplanies, il en ſurvient de nouvelles alors qu'on y penſe le moins. Comme Lucrece ne pouvoit à cauſe de ſa minorité diſpoſer d'elle

ſans le conſentement de celui que les Loix lui avoient donné pour régir le peu de bien qu'elle avoit, il falloit bien avoir le conſentement de ſon Tuteur, qui ſera nommé Antiochus. Que cette formalité donna d'embarras à nos Amans ! Le Marquis aprés s'être aſſuré du cœur de Lucrece, alla chez ce Tuteur, auquel il propoſa le deſſein qu'il avoit. Il lui dit qu'il eſperoit qu'il ne ſeroit pas contraire à ſon bonheur. Antiochus ſemblable en cela à preſque tous les autres Tuteurs, qui ont plus à cœur leur intérêt particulier que ce-

lui de leurs Mineurs, fit une réponse ambiguë. La raison qui l'engagea d'en agir de cette maniére, étoit une promesse qu'il avoit fait à un Gentilhomme de ses amis de le marier avec sa Pupile. Ce Gentilhomme qui étoit extrêmement amoureux de Lucrece, lui avoit promis que si la chose réussissoit, il y auroit une bourse de cinq cens pistoles pour lui. L'intérêt est souvent cause que ceux qui ne peuvent se défendre à cause de leurs bas âge, sont trahis par ceux qui devroient les protéger. L'exemple d'Antiochus le mon-

tre visiblement. Son dessein étoit de sacrifier sa Mineure. Celui auquel il l'avoit promis, étoit un homme qui commençoit à être sur son retour, & qui étoit moins riche du côté de la bonne mine que du côté de la fortune.

Le Marquis qui ignoroit les véritables sentimens d'Antiochus, alla dire à Lucrece sa réponse. Diane qui avoit un esprit pénétrant, crût qu'elle réussiroit mieux à avoir son consentement. Elle l'alla voir, & lui dit qu'elle étoit persuadée que s'il se presentoit un parti convenable pour sa Mineure,

re; elle le croyoit trop dévoué à Lucrece pour qu'il n'aidât pas à faire sa fortune au lieu de s'y oposer. Elle embarrassoit Antiochus, qui ne sçavoit que répondre. A la fin il lui répondit que Lucrece étoit bien jeune, & qu'une fille de dix-sept ans n'étoit pas encore propre pour le Mariage, qui demandoit un âge de maturité. Puisque les Loix ont voulu qu'une fille fût nubile à douze ans, lui répliqua Diane, sans doute qu'elles l'ont jugé en un âge convenable au sacré lien. Lucrece court sa dix-huitiéme année, elle

eſt auſſi raiſonnable qu'une femme de trente ans. Je vois bien, lui dit-elle, que ce n'eſt point cette raiſon qui vous arrête, il y en a bien d'autres qui vous touchent de plus près ; & qui vous empéchent de faire une autre réponſe. Le Marquis de ***. aime Lucrece, c'eſt un parti trés conſidérable : il eſt inutile de vous dire le bien qu'il poſſede, ſon Château & ſes belles Terres vous le diſent aſſez. Antiochus qui avoit écouté attentivement, lui dit ces paroles : le Marquis n'a qu'un bras, Lucrece mérite bien d'avoir pour

époux

époux un homme qui ſoit comme les autres. Ce n'eſt pas ce qui doit embaraſſer les Tuteurs, lui répondit-elle : pourvû qu'il lui plaiſe, c'eſt tout ce qu'il peut deſirer. L'objection que vous me faites n'eſt point ſolide, elle eſt un prétexte que vous êtes bien aiſe de trouver, afin de pas accorder ce qu'on vous demande : Adieu, ſi vous ne changez de ſentiment, on ſçaura prendre des meſures qui ne vous plairont point.

Ces Amans étoient enſemble pendant que leur meilleure amie parloit vive-

ment à Antiochus Elle entra & leur dit qu'elle ne voyoit point d'aparence que ce Tuteur donnât ſon conſentement, & qu'il falloit aller voir Caton afin de prendre ſon avis. Caton étoit un Avocat habile & conſommé. Ces Amans & Diane monterent en caroſſe & allérent chez lui. après lui avoir expliqué ce dont il s'agiſſoit, il leur dit qu'il falloit faire émanciper cette Mineure, & lui faire nommer un Curateur aux cauſes à leur dévotion. Je n'en veux point avoir d'autre que vous, Monſieur, lui ré-

répondit Lucrece, si vous l'avez pour agréable. Ce sera avec plaisir, lui répliqua Caton, & vous me faites honneur : vous ne trouverez pas en moi l'oposition qui est en Antiochus. Vous pouvez surement conter, poursuivit-il, que dans un mois au plus tard, vous serez sortie d'embarras, & il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez contente. Le Marquis donna de l'argent à son conseil, afin d'avancer cette affaire. Ce métail a de puissans atraits pour les Avocats & les Procureurs, sans lequel les affaires qu'ils ont en-

entre les mains, ne finiroient jamais & demeureroient éternelles. Il le pria de ne point perdre de tems, & l'assura qu'il obligeroit des personnes qui s'en souviendroient toute leur vie. Le Marquis, Lucrece & Diane prirent congé de celui qui leur avoit donné un avis qui les combloit de joie, & ils se retirérent.

Pendant que Caton travailloit à avancer le bonheur de ces Amans, & à lever l'obstacle qu'Antiochus y auroit pû aporter, Diane leur proposoit chaque jour de nouveaux plaisirs, bal, chasse,

, concert, grand repas n'y
oient pas épargnez. Le
arquis faiſoit voir ſes ma-
nificences & ſes largeſſes.
ien ne plaît plus à une jeu-
e Demoiſelle que ces doux
aſſe-tems, & un Amant libé-
al à la fin ſe fait aimer, quoi-
qu'on ait eu de la répugnan-
ce dans les commencemens.
Lucrece n'avoit qu'une eſ-
time ordinaire pour lui ; le
faſte ne contribua pas peu à
i accorder ſon amitié. C'eſt
penchant de preſque tou-
t les femmes qui préférent
ce qui ſont en état de faire
de dépenſe aux autres, qui
quo ue mieux faits ; mais
ne

ne pouvant contenter leur ambition, ne tiennent que le second rang dans leur cœur. Quoique jeune elle avoit apris par Diane combien un Amant généreux étoit estimable, sur tout lorsqu'il sçavoit répandre à propos. Les femmes de Province à l'imitation de celles de Paris, sont dans ce goût, & marchent sur leurs traces.

Ces Amans goûtoient de nouveaux plaisirs chaque jour ; mais le Marquis qui ne souhaitoit rien tant que la possession de celle qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer, n'étoit pas satisfait. Il atten-

doit que l'Amour couronnât
ſon triomphe.

Un jour il ſe renferma
dans ſa chambre : il n'y
avoit pas une heure qu'il y
goûtoit les douceurs de la
ſolitude, lorſqu'un de ſes
gens vint lui dire qu'il y
avoit un Monſieur vétu de
noir qui demandoit à lui
parler. La premiére idée qui
ſe preſenta à ſon eſprit, fût
de penſer que c'étoit Caton,
quoique le tems qu'il
avoit marqué ne fût pas expiré :
un homme habillé de
noir avec une perruque carrée,
lui donna lieu de croire
que c'étoit lui, parce qu'il
n'en

n'en venoit point au Château en ces habits de cérémonie. En entrant dans sa salle, il vit bien qu'il ne s'étoit point trompé. Après l'avoir assez gracieusé, il lui demanda si l'affaire dont il s'étoit chargé avoit réussi de la maniére qu'il l'avoit promis. Monsieur, répondit Caton, Lucrece est émancipée, je suis nommé son Curateur aux causes: ainsi il ne tiendra qu'à vous d'être heureux quand vous voudrez. Lorsqu'il entendit prononcer cet Avocat, que cet arrêt fût doux! il ne chercha que les moyens de le mettre à exé-

cu-

cution. Il le pria de venir chez Lucrece lui annoncer cette agréable nouvelle. Caton, quoique extrêmement affairé, monta dans le carosse, & ils allérent voir cette aimable Mineure.

Ce nouveau Tuteur en y entrant, lui dit : Mademoiselle, Antiochus ne peut ni n'a droit de s'oposer à vôtre établissement. Les mêmes Loix qui vous avoient mis sous sa puissance, viennent de vous en dégager. Vous êtes en liberté de contracter sous l'autorité de celui qui cherchera toûjours l'occasion de vous rendre

ses

ses services. Lucrece d'un air enjoué le remercia. Diane qui s'y trouva, le complimenta sur la diligence avec laquelle il avoit agi.

Le bonheur de ces Amans ne fut pas long-tems differé, car dans le même jour on fit le Contrat de Mariage, dans lequel le Marquis fit des avantages considérables à celle qu'il aimoit bien plus que lui-même. En moins de huit jours ils furent unis par le sacré lien. Pendant cette fête tous les plaisirs les plus raffinez y furent goûtez avec délice. Toute la Noblesse voisine en fût. Lu-

crece

crece étoit ce jour plus belle qu'à ſon ordinaire: elle faiſoit l'admiration de tous ceux qui étoient de la fête. Il ſembloit que l'Amour vouloit picquer de ſes traits deux jeunes Cavaliers, qui pendant ces jours de réjouiſſance, au lieu de la gaieté qu'ils avoient coûtume d'avoir & qui eſt ordinaire aux jeunes gens, contemploient avec tranſport celle qui en faiſoit tout l'ornement. En effet ils ſe diſoient l'un à l'autre que le Marquis eſt heureux, on ne peut voir dans le monde une plus belle perſonne. Ses yeux ont un

doux poison qui pénétre jusqu'au fond des cœurs de ceux qui la regardent. Que nous aurions de félicité si ce Dieu nous favorisoit chacun d'une telle conquête. La jeunesse est extrêmement susceptible d'amour, c'est un feu qui brûle avec trop d'activité pour opérer long-tems les mêmes effets.

Pendant que nos nouveaux Mariez faisoient tous leurs efforts pour faire divertir les personnes invitées à leur fête, Antiochus étoit agité par des passions bien oposées Le chagrin, la rage & la fureur venoient avec

im-

impétuosité déchirer son cœur. L'intérêt qui étoit sa passion la plus dominante, faisoit son plus cruel suplice. Il avoit esperé que Lucrece auroit donné la main à celui auquel il l'avoit promis à une condition si vile & si indigne. Il se voyoit frustré en son attente ; c'est ce qui l'accabloit d'une douleur qu'il n'apartient qu'aux vrais avares d'en connoître l'amertume. Caton au contraire étoit estimé de toutes les personnes les plus considerables. L'un se plaisoit à rendre service, & l'autre avoit sans cesse l'esprit occu-

pé de son intérêt sordide. L'un avoit aidé à faire la fortune de Lucrece, & l'autre auroit voulu la sacrifier à son avidité insatiable. Enfin le caractere de ces deux Tuteurs étoit bien diffent. Si la Justice n'y remedioit, le mal deviendroit trop commun pour ceux qui tendres d'âge, sont incapables d'agir par eux-mêmes.

Le Marquis n'avoit pas les yeux assez grands pour voir son aimable Epouse, qu'il ne pouvoit quitter d'un moment. Dans la premiere année de leur Mariage, ce ne fut que tendresses, que protesta-

teſtations & promeſſes de s'aimer toûjours. Jamais on a vû deux cœurs ſi étroitement unis par les doux liens de la ſimpatie. Ils alloient l'un & l'autre au devant de ce qui pouvoit leur faire plaiſir. Enfin, ils goûtoient une paix que tous ceux qui ſe marient doivent deſirer, & qui n'eſt que trop ſouvent troublée, ſoit par le dégoût, ſoit par l'humeur contrariante de ceux qui doivent paſſer le reſte de leurs jours emſemble, & qui en étant privez, trouvent dans l'Hymenée des tourmens, des inquiètudes & des ſuplices,

au

au lieu de douceurs, d'agrémens & de délices.

Ce nouvel Epoux après quelques mois de Mariage, prit le parti de faire rendre à Antiochus un compte exact de l'administration du bien de Lucrece. Cet avare Tuteur devoit bien s'y attendre : le procedé qu'il avoit tenu devoit l'y préparer. En effet, il y avoit pensé trés-sérieusement : bien loin de devoir à sa Mineure, il faisoit voir qu'elle lui étoit redevable d'une grosse somme.

Les conseils de Caton ne servirent pas peu au Marquis, qui n'entendoit point

les

les affaires. Il sçavoit mieux affiéger une Ville & ranger une Armée en bataille que les détours de chicanne, dans lesquels Antiochus étoit trés-experimenté. Il ne demandoit qu'à finir & celui avec lequel il avoit affaire ne demandoit qu'à éloigner; ce qui est ordinaire à ceux qui aiment les Procés, ils voudroient les éterniser. Ils ne sçavent ce qu'ils font: vouloir faire durer un Procès, c'est vouloir long-tems faire une Guerre cruelle, qui trés-souvent les réduit à la derniére misére. Comme Antiochus ne vouloit point en-

entendre raiſon, il fallut bien que le Marquis le tràduiſit en Juſtice. Caton le ſervit ſi bien, qu'en trois mois la conteſtation fut terminée à ſon avantage, nonobſtant les ruſes & l'artifice d'Antiochus, qui fut condamné à payer une ſomme de ſix mille livres qu'il ſe trouvoit devoir ſur les jouiſſances du revenu de Lucrece. Peu s'en fallut qu'il ne ſe donnât la mort : un avare qui eſt contraint de faire un payement, auquel il ne s'attendoit pas, eſt bien capable de cette folie. Il auroit ſans doute executé ſon mal-

malheureux dessein, s'il n'eût trouvé une voie pour empêcher l'exécution de la Sentence. D'abord qu'elle lui fut signifiée, il en interjetta apel. Comme les Cours Souveraines sont plus éclairées, & ont plus d'intelligence & de capacité que les Subalternes, elles jugent avec plus d'équité & avec plus de certitude. Antiochus qui y avoit des habitudes, crut qu'il réussiroit mieux en ses prétentions; & que s'il n'avoit pas eu une heureuse issuë devant les premiers Juges, il remporteroit la victoire devant les Souverains par le

quis auroit mieux aimé un garçon, afin de conſerver ſon nom. Il eſperoit avec juſtice que ſon Epouſe n'en demeureroit pas là, & qu'elle lui donneroit ce qu'il déſiroit ſi ardemment : il ne fut point trompé en ſon eſpérance.

Florence fut élevée comme les perſonnes de ſon rang : elle eut une éducation convenable à ſa naiſſance. Lorſqu'elle eut atteint l'âge de ſept ans, on lui aprit à lire & à écrire. On remarquoit en elle, au travers des nuages de l'enfance, un génie vif & pénétrant. La nature

ture ne la favorisa pas moins de ses graces du corps. Si elle avoit fait un effort à la création de Lucrece, il semble qu'elle avoit voulu faire son chef-d'œuvre à la naissance de sa fille. Quoiqu'il y eut entre-elles une grande ressemblance, les traits de son visage étoient encore bien plus parfaits que ceux de Lucrece. Les Peintres les plus habiles ne pouroient peindre une plus belle créature. Dans un an elle aprit à lire & à écrire plus parfaitement que ceux ou celles qui aprennent pendant six années. Elle étoit caressée de

ses pere & mere, qui ne pouvoient se lasser de baiser un enfant qui promettoit tant. Leurs tendresses n'eurent effet que pendant un tems. Cette fille si chérie devoit bien-tôt être immolée comme une victime. Il y avoit neuf ans que Lucresse n'avoit été féconde; sa stérilité accabloit de chagrin le Marquis qui failoit des vœux au Ciel, auquel il demandoit un enfant qui pût soûtenir son nom & marcher sur ces traces; ce sont presque tous les souhaits de ceux qui se marient: le Ciel exauça ses vœux. Lucrece accou-

coucha d'un garçon qui fut nommé Xerxés. Le Marquis fit à cette naissance une fête des plus magnifiques : il convia tous ses voisins. Pendant huit jours il tint table ouverte ; la simphonie divertissoit agréablement ceux qui s'y trouvérent. Jamais pere n'a goûté plus de délectation qu'il en ressentit alors. Lucece n'y étoit pas moins sensible.

Que la naissance de ce nouvel enfant fut fatale à Florence, qui étoit caressée avant, & qui devint dans la suite l'objet de la haine & de l'aversion de ceux qui lui

avoient donné le jour. À l'âge de dix ans elle fut enfermée dans un Monaſtere, dans lequel les Penſionnaires qui entroient, ètoient obligées de porter un voile blanc. Dans ce Cloître les Religieuſes qui la voyoient, ne pouvoient s'empêcher d'admirer ſa beauté & la pénétration de ſon genie. Sa gorge naiſſante étoit plus blanche que la neige : elle avoit une main que la nature ne donne qu'à celles qu'elle veut rendre parfaites. Elle gagnoit l'affection de celles avec leſquelles elle converſoit. Quoique dans un

un âge ou à peine les hommes peuvent s'énoncer intelligiblement, elle raiſonnoit à fond de toutes choſes. Elle avoit une ſi excellente mémoire, qu'elle récitoit pendant plus de deux heures les plus beaux traits de l'Hiſtoire Sainte ; c'étoit le premier Livre qu'elle avoit lû. Elle ne demeura dans le Convent qu'une année : le Marquis l'en fit ſortir & la garda à ſon Château. Sa beauté faiſoit tant de bruit dans la Province que chacun étoit curieux de la voir. Le Comte de *** âgé d'environ vingt-ſix ans, & un des

des plus riches de Bretagne ayant apris que Florence étoit la plus belle personne qu'on pût voir, alla rendre visite au Marquis. En entrant dans la chambre, aprés les honnêtetez ordinaires, il regarda Florence : il vit bien que le portrait qu'on lui en avoit fait, ne convenoit pas à l'original ; parce que cette aimable personne étoit encore plus belle qu'on ne disoit. Il fit des complimens au Marquis sur la beauté de sa fille ; aprés une heure de conversation, il finit sa visite & se retira.

Au premier abord de Florence

rence, l'Amour picqua le Comte de ses traits les plus vifs. Lorsqu'il fut chez lui, il s'abandonna à une parfaite rêverie: il connut alors ce que ce Dieu sçait faire sentir. Comme il étoit bienfait, & qu'il joignoit à ses belles qualitez les dons de la fortune, il ne douta point que le Marquis ne lui donnât en Mariage celle qui étoit la maitresse absoluë de son cœur, & qui méritoit le plus parfait Monarque du monde. Il alloit souvent le voir & faisoit toûjours tomber la conversation sur Florence. Un jour il alla au Châ-
teau

teau, il eut le bonheur de ne le point trouver, ni Lucrece, ils étoient allez en Campagne. C'est ce qu'il désiroit, car les visites si fréquentes n'étoient pas tant un effet de sa politesse que de l'amour violent qu'il avoit pour celle à laquelle il n'avoit pas encore découvert son martire. Le moment se trouvoit trop favorable pour qu'il le manquât. Il ne lui avoit pas encore beaucoup parlé, parce qu'elle étoit extrêmement timide en presence de ceux qui lui avoient donné la vie. Il lui dit plusieurs douceurs. Elle y répondoit d'une

d'une maniere honnête. Dans le cours de la conversation elle fit voir son esprit pénétrant. Le Comte en étoit charmé : il hasarda de lui découvrir sa passion. Florence qui étoit naturellement tendre, y répondit en fille prudente, & avec un air réservé : différente en cela des coquettes du tems, qui rendent les armes à la premiere déclaration d'un Cavalier, & qui oubliant la fierté inseparable du beau sexe, font des réponses qui souvent au lieu d'avancer leurs affaires, les reculent. Elle n'imitoit point une con-

duite

duite qui convient si peu aux belles personnes La visite du Comte dura plus de cinq heures ; si la fin du jour ne fût venuë, il n'auroit jamais pû se résoudre à quitter celle qu'il adoroit, & dont l'esprit augmentoit encore plus sa flâme que la beauté. Son amour s'oposoit à sa retraite ; mais la nuit qui aprochoit, l'obligeoit à prendre ce parti. Après lui avoir fait mille protestations, il se retira.

Lorsque Florence fut seule, son esprit ne fut occupé que de celuï qui lui venoit d'exprimer sa passion. Comme

me elle avoit un cœur trés disposé à aimer, elle en suivit le doux penchant. Mille pensées différentes agitoient cette jeune Amante, dont le cœur n'avoit pas encore senti les premiers traits de l'Amour. Le Comte en avoit fait la premiere blessure. Ce Dieu n'en demeura pas là ; il lui préparoit des peines & des inquiétudes beaucoup plus cruelles ; cette Histoire en donnera une connoissance parfaite.

Le Marquis & Lucrece, qui vouloient qu'elle prît le parti du Cloître, avoient changé leurs maniéres d'agir

à ſon égard. Dans les commencemens ce n'étoit que careſſes & amitiez, & ſur la fin ce n'étoit que menaces & que mauvais traitemens. Pendant qu'ils s'occupoient de ces penſées, le Comte étoit agité par d'autres bien opoſées. Comme il ignoroit les ſentimens du Marquis, il lui propoſa le deſſein qu'il avoit, & demanda Florence en Mariage. Il ne ſuivoit point la maxime des Amans d'aujourd'hui, qui ne ſe contentant pas d'épouſer de belles perſonnes, veulent encore avoir une dot conſidérable. Il dit au Marquis qu'il

qu'il ne demandoit rien autre chose que l'aimable Florence : il ajoûta qu'il seroit le plus heureux des mortels, s'il avoit le bonheur de la posséder. Ce pere préoccupé par un dessein tout contraire, lui répondit qu'il ne vouloit point marier sa fille si tôt. C'étoit un honnête refus qu'il faisoit au Comte, qui se retira comme un homme au desespoir.

Lucrece aimoit Xercès à l'adoration, elle ne pouvoit souffrir Florence. Rien n'est plus commun dans le monde que cette préference, & rien n'est plus oposé à la

Religion. Pourquoi aimer l'un & haïr l'autre; ces deux enfans ne sont-ils pas du même sang; Les animaux ausquels l'Auteur de la nature a réfusé la raison, ne sont pas si inhumains, ils paroissent a mer leurs petits avec la même égalité. Le Marquis n'avoit pas encore dit à Lucrece la proposition que le Comte lui avoit fait. Si-tôt qu'elle l'eut apris, l'intérêt qui commençoit à prendre empire sur son cœur lui fit prendre la résolution d'immoler plus promptement cette victime. L'inclination de son Epoux convenoit

assez

aſſez avec la ſienne ; parce qu'il vouloit que Xerxés, qu'il chériſſoit autant que Lucrece l'aimoit, eût ſans aucun partage tous leurs biens ; ce qui ne pouvoit arriver ſi Florence ſe marioit. Ils lui diſoient que dans le monde on ſe ſauvoit trés difficilement, & que ſa voie étoit plûtôt le chemin de la perdition que celui du Ciel. Belles remontrances ! mais qui ne convenoient boint à Florence qui haiſſoit mortellement le Cloître. Les peres & meres ne manquent point de ces exhortations, qui ſont plûtôt des

effets de leur interêt, que de l'attention de procurer le salut de leurs enfans. Florence qui avoit été attentive à leurs instructions morales, leur répondit qu'on pouvoit se sauver en tous les états : après tout, ajoûta-t'elle, s'il n'y avoit de prédestinez que ceux qui se consacrent au Seigneur, les Monasteres ne seroient pas assez vastes pour contenir tous ceux ou celles qui y coureroient. En finissant, elle dit, que si leur principe étoit vrai, le monde verroit bientôt sa fin Sa réponse ne plût ni au Marquis ni à Lucrece.

Ils

Ils lui repliquérent de penſer très-ſérieuſement à ce qu'ils venoient de lui dire; & ajoûtérent qu'on lui donnoit trois mois pour s'y déterminer. Après ces paroles ils la quittérent.

Lorſqu'elle ne vît plus ces deux Tirans, elle s'abandonna au deſeſpoir, & répandit un torrent de larmes. Elle s'écrioit & proféroit ces paroles : Malheureuſe que je ſuis, faut-il que le Ciel ne m'ait pas fait naître fille de quelque Païſan, je ſerois cent mille fois plus heureuſe, je pourrois faire uſage de ma liberté; & je

ſuis

ſuis bien plus eſclave que ceux qui ſont enchaînez. Ceux qui devroient contribuer à mon bonheur, continuoit elle, veulent me ſacrifier pour le reſte de mes jours, afin que Xerxés reſte leur unique héritier. La mort ne viendra-elle point enlever une infortunée, que ceux qui lui ont donné la vie, préparent à des tourmens qui ne finiront qu'avec elle ! Chaque jour la douleur & le chagrin lui faiſoient prononcer ces triſtes paroles. Elle vivoit de ſanglots, de larmes & de ſoupirs.

Bien-

Bien-loin que sa triste situation émût de compassion le Marquis & Lucrece, ces deux barbares ne lui parloient que pour la menacer : ils ne la faisoient plus manger à leur table : ils faisoient tous les jours porter dans sa chambre des Livres de dévotion, afin qu'elle aprît par avance à faire la méditation. Le chagrin possedoit trôp vivement son esprit pour qu'elle s'occupât à la lecture. Son ame étoit ensévelie dans une abime d'amertumes, qui lui paroissoient plus sanglantes que la mort. On ne perd la vie

qu'une fois, disoit-elle; dans le Convent je mourrai à tout moment d'ennui, de douleur & de desespoir.

Le Comte qui aprit que Florence étoit sur le point d'être forcée par ses parens à prendre l'Habit de Religieuse, fut dans une desolation inexprimable. Il auroit bien voulu empêcher une chose qui s'oposoit si fort à son amour. Comme il n'osoit aller chez le Marquis, il souhaitoit ardemment trouver quelqu'un qui pût porter une lettre à Florence. Il pensa que le Fermier du Marquis pouroit bien le servir;

vir ? il ſçavoit que cet homme aimoit l'argent. Dans cette penſée, il l'envoya chercher. Après lui avoir expliqué la raiſon pour laquelle il l'avoit fait venir, il lui dit, que s'il vouloit porter une lettre à Florence, ſans que perſonne en eût connoiſſance, il lui donneroit trente piſtoles. Ce ſera avec plaiſir, lui répondit le Fermier, je vous aſſure que je voudrois vous rendre d'autres ſervices de plus de conſéquence. Le Comte ravi de ſa réponſe, lui donna ce qu'il lui avoit promis, & écrivit la lettre qui ſuit.

## LETTRE
### du Comte à Florence.

*J'aprens avec une peine mortelle que vous allez bientôt devenir prisonniere, & qu'on ne consulte pas votre vocation. Si celui qui vous adore, peut vous secourir dans vos malheurs, ne l'épargnez pas. Sa vie, son cœur & son bien sont à vous : vous en pouvez disposer. Pour faire avorter les desseins de ceux qui vous contraignent; vous n'avez d'autre parti à prendre que la fuite. Si ce conseil salutaire vous fait plaisir; contés que je ne vous abandonnerai point, & que personne au monde ne vous aime*

*avec*

*avec plus d'amour, que celui qui mourra de douleur si le Cloître vous possede. Adieu.*

Ce ne fut pas sans peine que le Fermier donna cette lettre à Florence. On ne la laissoit parler à personne ; parce que le Marquis & Lucrece aprehendoient que ceux avec lesquels elle converseroit, ne lui donnassent des avis qui eussent pû empêcher l'exécution de leurs desseins. Le moment parut trop favorable au Fermier pour qu'il manquât son coup. Il alla au Château ; sçachant que le Marquis &

son Epouse étoient à l'Eglise, il demanda à lui parler. Comme on ne se doutoit de rien, & qu'il ne paroissoit point être suspect, la femme de chambre le conduisit dans l'apartement de Florence, qui dit à cette fille d'aller à l'Office dire qu'on lui aportât à déjuner. Lorsqu'il se vit seul avec elle, il lui donna la lettre. Elle la lût : elle fut agréablement surprise d'aprendre que le Comte étoit sensible à son infortune : elle dit au porteur d'attendre une demie-heure, & de descendre : au lieu du déjuner qu'on lui

avoit

avoit aporté, elle fit cette réponse, aprés avoir dit à sa femme de chambre de sortir.

## REˊPONSE
### de Florence au Comte.

*Il n'est que trop vrai que je ne suis plus libre, & que je suis sur le point de mourir civilement. La mort naturelle ne me seroit pas si cruelle, que l'affreuse prison dans laquelle on veut que je passe mes jours: vous prenez part au malheureux sort d'une infortunée, qui jusqu'à present n'a pû ouvrir son ame à personne L'avis que vous me donnez est trop favorable à ma liberté pour que je*

 *n'en*

*n'en profite pas. Je ne puis m'évader que la nuit; puisque vous voulez empêcher que je ne devienne captive, trouvés-vous Lundi au pied du portail du Château sur les dix heures du soir, je ferai tous mes efforts pour m'y trouver. Le service que vous me rendrez ne s'effacera jamais de la mémoire de celle qui a pour vous beaucoup d'estime, & qui a la reconnoissance en partage. Adieu.*

Florence qui ne sortoit point de son apartement, ne sçavoit comment faire pour mettre cette réponse entre les mains de celui qui lui avoit aporté des nouvel-

les

les qui lui faisoient tant de plaisir. Comme elle lui avoit dit d'attendre une demie heure, & que le tems marqué étoit passé, il attendoit à la porte de son apartement. Un Laquais qui y entra, lui dit : que faites-vous ici ? je voudrois bien prendre congé de Florence, lui répondit il. Entendant sa voix elle ouvrit la porte, & lui disant adieu, elle lui donna sa lettre.

Cet habile commissionnaire la porta en diligence au Comte, qui ressentit une joye qui pénétroit son cœur d'un feu encore plus vio-

lent. La réponse de Florence lui donnoit lieu d'espérer qu'il auroit la félicité de la posséder, & qu'ils sortiroient du Royaume afin de se marier. Ce jour marqué étoit attendu avec impatience. Pendant qu'il s'entretenoit en ces agréables idées, le Marquis & Lucrece montérent en carosse, & menérent leur fille au Monastere dans lequel elle avoit déja été Pensionnaire. La résolution de ces Amans n'eût point son effet : Florence fut obligée d'obéir à ceux qu'elle craignoit plus qu'elle n'aimoit. Qu'il est difficile de chérir

chérir les perſonnes qui nous perſécutent, & qui nous ôtent ce que nous avons de plus cher ; la nature y a trop de répugnance : elle ne peut s'accorder avec les maximes de ceux qui diſent qu'il faut aimer les perſonnes qui nous font ſouffrir. Pour pratiquer ces pieux conſeils, il faut une grace ſurnaturelle, victorieuſe & triomphante ; la nature eſt trop foible par elle-même pour opérer ces grandes merveilles, ſans le ſecours d'enhaut, les efforts qu'elle feroit pour y parvenir, ſeroient vains & inutiles.

Flo-

Florence qui avoit une averſion naturelle pour la ſolitude, entra dans le Convent : elle pleuroit & gémiſſoit ſans ceſſe ; ce n'étoit pas encore le tems de répandre tant de larmes, le ſacrifice n'étoit pas encore prêt. Le Marquis & Lucrece différens d'Abraham qui voulut ſacrifier ſon fils Iſaac, dirent à l'Abeſſe de faire tous ſes efforts, afin que Florence prît l'Habit inceſſamment. Ils lui promirent une ſomme plus conſidérable que celle qu'elle prenoit pour la dot des autres Religieuſes, afin de la mettre dans leur par-

parti ; enfin ils la priérent de ne la laisser voir à personne. Abraham n'auroit jamais pensé à immoler son fils, s'il n'eut craint de se rendre désobéissant aux volontez du Seigneur. Le Marquis & Lucrece au contraire obéissoient à leurs passions avides. L'un ne voulut faire que ce que son Maître lui commandoit : ceux-ci faisoient ce qu'il defend si expressément. On ne voit que trop de ces peres & meres, qui sous prétexte du salut de leurs enfans, les forcent à prendre un parti oposé à leur inclination : ils veulent, di-

disent-ils, procurer la voie de la céleste béatitude à ceux auxquels ils ont donné la vie ; au contraire ils leur choisissent dès ce monde un enfer anticipé : ils en rendront compte au Tribunal du Souverain Juge.

Cette tendre victime étant dans le Monastére, ne s'occupoit que de ses chagrins & de ses ennuis. L'Abbesse lui parloit à tout moment du bonheur de la vie Monastique, & lui disoit, que les choses du monde se dissipoient comme un nuage, & qu'elles périssoient. Enfin elle faisoit humainement

tout ce qu'elle pouvoit, afin de lui donner du goût pour le Cloître. Il est assez ordinaire à la plûpart des Religieuses de tenir ces discours à celles qu'elles veulent avoir : semblables en cela aux Soldats qui vantans les douceurs de la vie Militaire, quoique convaincus des peines & des travaux qui en sont inséparables, mettent tout en usage, afin d'engager ceux ausquels ils en disent tant de bien : il semble qu'ils trouvent une espece de consolation à avoir des compagnons de leurs miséres. Cette maxi-

me

me n'eſt que trop imitée par les Religieuſes : ſi l'uſage en étoit banni, les Monaſteres ne ſeroient pas ſi peuplez, & le nombre des Religieuſes ne ſeroit pas ſi exceſſif.

Florence couroit ſa quatorziéme année, elle ne pouvoit valablement faire ſi tôt ſes vœux. Quoiqu'elle n'eût pas l'âge compétent, le Marquis & Lucrece voulurent qu'elle prît l'Habit; malgré ſa réſiſtance, & qu'elle allégât pluſieurs raiſons ſolides, il fallut obéir aveuglement à ceux qui ne ſouhaitoient rien

tant

tant que sa mort civile. Le jour de la cérémonie étant venu, elle perdit le précieux usage de ce que nous avons de plus cher: ce ne fut pas sans bien des sanglots & des larmes; son cœur alors ressentit une douleur, qui ne peut bien être éxprimée que par ceux qui perdent leurs libertez. Le Marquis & son Epouse comblez de joie de ce que la victime alloit bien-tôt être immolée, ne demandoient qu'à voir la fin de cette lugubre cérémonie. Le Comte qui aprit que Florence alloit commencer

à porter le pesant fardeau d'une Régle si oposée à son amour, courut au Monastere. Lorsqu'il la vit métamorphosée en Novice, il sortit de l'Eglise; sa douleur & sa rage lui firent arracher de ses cheveux : il versa des larmes en abondance, & monta dans son carosse comme un desespéré. Le chagrin qu'il ressentit alors, lui causa une fiévre qui pensa le réduire au tombeau; sa maladie eut de fâcheuses suites, & dura plus de dix-huit mois.

Xerxés faisoit tous les délices & la félicité du Marquis &

& de Lucrece ; jamais enfant n'a été plus tendrement aimé : il fut élevé selon sa naissance. Le Marquis son pere lui parloit souvent de la Guerre, & lui disoit que les hommes devenoient des Héros, & s'immortalisoient par les belles actions qu'ils y faisoient. Les enfans sont susceptibles des premieres impressions qu'on leur donne ; à mesure qu'ils avancent en âge, elles se fortifient : le Marquis different en cela de ceux qui sont rebutez de la Guerre, soit à cause des blessures qu'ils y ont gagné, soit à cause

des dangers qui en sont inséparables, se plaisoit extrêmement à en parler, & d'une maniere à donner envie d'y aller à ceux qui en seroient les plus éloignez. Xercès qui y étoit assez disposé d'inclination, lui demandoit tous les jours à quel âge on étoit bon Soldat. Le Marquis lui répondoit, que ce qui faisoit les bons Soldats, étoit le cœur, la bravoure & l'intrépidité. Lucrece qui aimoit son fils tendrement, étoit fâchée de ce que son Epoux ne l'entretenoit que de la Guerre : elle aprehendoit qu'il

qu'il ne lui donnât envie d'y aller ; sa crainte n'étoit pas mal fondée. Lorsqu'elle étoit avec Xercès, elle disoit autant de mal des Armes, que le Marquis en disoit de bien.

Florence pendant son Noviciat tomba malade ; l'austerité de la Régle, jointe au peu de disposition qu'elle avoit à en pratiquer les devoirs, y contribuérent beaucoup. Sa maladie qui dura six mois la rendit méconnoissable : elle devînt maigre & séche. La mort ne voulut pas l'enlever ; elle la réservoit pour lui fai-

re souffrir maux sur maux, & douleurs sur douleurs ; il lui fallut encore deux mois pour être entierement rétablie ; ensorte que pendant ces huit mois de souffrance, elle ne pratiqua point ce que les Novices sont obligées de faire avant dêtre reçûës à la Profession. Comme elle n'avoit pas encore atteint quinze ans, on lui fit recommencer son Noviciat. Le Marquis & Lucrece qui ne souhaitoient rien tant que de la voir Professe, eurent beaucoup de déplaisir de ce retardement, ils en ressentirent plus

que

que de ſa maladie ; quoiqu'ils auroient été touchez de ſa mort naturelle, parce qu'ils l'aimoient dans le Cloître, & non dans le monde. L'éloignement de ſes Vœux ne contribuoit pas peu à leur amertume.

Le Comte étant rétabli de ſa maladie ne pouvoit aimer rien autre choſe que Florence ; quoique ſes amis lui propoſoient de belles perſonnes, elles ne le touchoient point : elles lui paroiſſent fades & inſipides, & n'étoient point de ſon goût. Comme il ne pouvoit être uni à celle dont la beauté

étoit ſans pareille, il prit la réſolution d'abandonner le monde ; après avoir dit adieu à ſes parens & à ſes amis, il alla à la Trappe où il prit l'Habit : il y a vêcu pendant trois ans comme un homme dont les penſées ſont continuellement occupées de celui ſans lequel on ne peut vivre heureux: il y a fini ſa vie en odeur de ſainteté. Sa vocation étoit bien differente de celle de Florence : il s'étoit donné volontairement à celui auquel tous les hommes ſont redevables de ce qu'ils ſont. Florence avoit em-
braſſé

braſſé un état opoſé à ſon inclination. L'un y goûtoit les douceurs de cet avant-goût des viſions céleſtes ; & l'autre y reſſentoit par avance tous les tourmens préparez à ceux qui doivent être éternellement malheureux.

Xercès, dont la plus vive paſſion étoit d'aller à l'imitation de ſon pere moiſſonner des lauriers, demandoit tous les jours au Marquis qu'il l'envoyât au Service. Ce pere toûjours belliqueux d'inclination, ne le pouvant être d'effet à cauſe de ces bleſſures, étoit ravi de voir que Xercés vouloit marcher ſur ſes

ses traces. Rien ne fait plus de plaisir à un pere, que d'avoir un fils auquel la nature a donné un penchant conforme au sien; par cette douce conformité il se voit revivre, & c'est ce qui lui fait ressentir cette tendresse paternelle. Quoiqu'il l'aimât autant qu'un tendre pere peut aimer un fils, il ne balança point à lui accorder l'effet de ses demandes : il écrivit à un Capitaine de Dragons, & le pria de vouloir recevoir Xerxès en sa Compagnie, en qualité de Volontaire. Il n'eut point de peine à voir ce qu'il sou-

ſouhaitoit le Capitaine qui étoit ſon ami, étoit bien aiſe d'avoir un jeune Seigneur, qui fut en état de faire une dépenſe convenable à ſa naiſſance, & qui pût devenir Officier : il lui fit une réponſe honnête, dans laquelle il loüoit Xerxès d'avoir à un âge ſi tendre des ſentimens ſi héroïques.

Lucrece ne pouvoit ſe réſoudre à laiſſer partir un fils qu'elle aimoit ſi tendrement ; aprés lui avoir dit tout ce qu'on peut, pour l'éloigner d'un deſſein ſi opoſé à ſon inclination, elle proféra ces paroles en pleu-

rant : Vous voyez, mon fils, les fruits que vôtre pere a aporté ; il y a perdu un bras, & vous y perdrez peut-être la vie : en finissant, elle versa des larmes en abondance. Xerxès lui fit cette réponse : Si le Marquis y a été blessé, il est couronné de gloire ; l'honneur dont il est récompensé, le dédommage bien de la perte de son bras ; après tout ceux qui servent, quoique sujets aux mêmes accidens, doivent faire peu d'attention aux dangers, le malheur arrive aux uns, & les autres s'en échapent ; c'est un

un pur effet du hazard : lorſqu'on meurt dans le lit d'honneur, on s'immortaliſe & on eſt en vénération, quoiqu'on n'éxiſte plus.

De ſi beaux ſentimens, qui devroient être gravez dans le cœur de tous les Guerriers, ne faiſoient point d'impreſſion ſur l'eſprit de Lucrece : elle aprehendoit toûjours de ne revoir jamais ce fils, qui étoit l'unique objet de ſon attachement : ſemblable en cela aux autres meres, qui craignent de ne voir plus leurs enfans qui ſe deſtinent aux grandes actions. Leur crainte

te n'est pas toûjours sans fondement : l'expérience le fait voir tous les jours. Pendant que son esprit étoit agité de ces tristes pensées, le Marquis étoit bien occupé d'autres, il ne pensoit qu'à seconder l'inclination de Xerxès, il lui fit préparer tous les équipages convenables à un jeune Seigneur; en moins de quinze jours ils furent en état : il lui donna pour valet de chambre Artus qui étoit beaucoup affectionné. Xerxès qui brûloit d'envie de partir, alla dire adieu à Lucrece, qui faisoit des cris

qui

qui auroient touché les plus insensibles. En l'embrassant il ne pût s'empêcher de verser des larmes ; cette foiblesse est pardonnable à un jeune homme : la nature y a trop de part pour qu'on puisse la blâmer. Le Marquis, quoique ferme, suivit son exemple. Notre jeune Guerrier monta à cheval & partit avec sa suite.

Le tems du Noviciat de Florence alloit expirer ; ensorte qu'il falloit qu'elle pensât à faire ses Vœux. Elle croyoit que le Marquis & Lucrece auroient changé de sentiment, & que le par-

ti que Xerxès venoit d'embrasser, seroit pour eux un sujet à ne point la contraindre davantage. Ses pensées étoient chymériques; quoique son frere fût allé à la Guerre, le Marquis & Lucrece étoient toûjours les mêmes; leur barbarie à son égard n'avoit point cessé. Le jour destiné pour sa Profession, ils se rendirent au Monastere avec plusieurs de leurs parens & amis. Un fameux Prédicateur avoit beau dire à cette Novice, que l'état qu'elle embrassoit, & les Vœux qu'elle faisoit, l'attachoient au Créateur par

par des chaînes douces & pleines d'une ſuavité qu'on ne peut trouver dans le monde. Ce diſcours éloquent la toucha peu ; la grace n'opéroit pas avec ſon activité ordinaire : ſon cœur avoit trop d'averſion pour le Cloître, pour en reſſentir les doux effets. Enfin elle ſigna l'arrêt de ſa condamnation. Pendant ce jour ce n'eſt que réjouiſſance dans les Convens, & il ne fut pour elle qu'un jour de malheur, qui lui devoit préparer des ſuplices ſans fin.

Florence dans les com-

mencemens de sa Profession, assistoit avec exactitude au Chœur, & paroissoit avoir une véritable & sincere piété : il falloit bien qu'elle parût telle ; son cœur avoit un penchant plus mondain que Religieux, mais il falloit sauver les aparrences. Trois mois après sa Profession, elle pria une Demoiselle de ses amies, d'emmener aux grilles le Notaire devant lequel elle fit sa réclamation contre ses Vœux, disant qu'elle y avoit été forcée par son pere & sa mere. Elle continua pendant trois ans, & demeura ensuite dans

dans le ſilence.

Xerxès dans ſa premiere Campagne fut fait Cornette, & trois mois après Lieutenant; le Marquis lui acheta une Compagnie de Dragons. Dans toutes les occaſions où notre jeune Guerrier ſe trouva, il fit voir ſon courage & ſon intrépidité; il n'étoit pas moins hardi ni entreprenant que ſon pere. La Campagne finie, il retourna dans la Province: le Marquis & Lucrece étoient charmez de le voir ſi bien fait; car il avoit profité en tout depuis qu'ils ne l'avoient vû. Son plaiſir or-

ordinaire étoit la chasse : il tiroit parfaitement.

Un jour, Lucrece lui dit d'aller voir Florence. Xerxès qui n'avoit point vû sa sœur depuis qu'elle étoit Religieuse, alla lui rendre visite. Quoiqu'il fut la cause innocente de sa mort civile, elle ne l'en aimoit pas moins : elle sçavoit qu'il étoit l'objet des tendresses du Marquis & de Lucrece ; & comme elle avoit besoin de mille petites choses, elle ne pensa qu'à le bien recevoir. Lorsqu'elle le vît, elle le loüa sur son ardeur Martiale, & lui dit : Qu'il n'a-

n'avoit pas pris ce parti que pour devenir un grand Capitaine & un grand Héros ; elle ajoûta, qu'étant du sang du Marquis, elle ne faisoit aucun doute qu'il ne se signalât dans les occasions. Xerxés lui raconta une partie de ce qu'il avoit fait dans ses Campagnes. Florence lui dit : Mon cher frere, depuis que je suis Religieuse, je n'ai pas eu le plaisir de vous embrasser. Comme il l'aimoit assez, il repondit qu'il le souhaiteroit bien, si cela étoit possible. Florence alla en demander la permission à l'Abbesse, qui

la lui accorda. La Portiere ouvrit une des portes du Convent. Notre jeune guerrier & sa sœur s'embrassérent très-étroitement, & se firent mille amitiez. Florence lui donna une collation magnifique au Parloir après quatre heures de conversation il lui dit adieu, & se retira.

Lorsqu'il fut de retour, le Marquis & Lucrece lui demandérent des nouvelles de Florence; il leur répondit, qu'elle joüissoit d'une santé parfaite, & qu'il étoit fâché que le Cloître eût la possession d'une fille qui auroit

roit été capable de faire le bonheur du Cavalier le plus accompli. Son pere & sa mere lui repliquérent ces paroles : Vous êtes des plus extraordinaires, si elle fût restée dans le monde, elle auroit partagé avec vous ; & comme nous avons voulu que vous eussiez nos héritages sans partage, c'est ce qui est cause qu'elle est Religieuse. Xerxès qui n'avoit pas succé avec le lait l'inclination des richesses, leur fit cette réponse. J'aimerois beaucoup mieux avoir moins de fortune, & ne point voir ma Sœur cloî-

trée

trée pour le reste de ses jours. Son désinterressement devroit servir d'exemple aux freres & aux sœurs, qui afin d'être uniques héritiers, font tous leurs efforts & engagent les peres & meres, sur l'esprit desquels ils ont du pouvoir, de sacrifier leur propre sang. Notre jeune Guerrier étoit bien éloigné de cette maxime si commune & si contraire aux droits de la nature & de la Religion.

L'Abbesse qui aimoit extrêmement Florence, quoiqu'elle ne fût Professe que depuis six ans, lui donna des

des marques de confiance, elle la fit Portiere du Convent. Un Cordelier qui venoit ſouvent au Monaſtere, ayant vû cette belle Religieuſe, ne pût s'empêcher de reſſentir pour elle une flâme, que tous ceux qui ſont conſacrez au Seigneur, devroient éteindre par les haires, par les macérations & les diſciplines; quoique Religieux, ils ont de la foibleſſe comme les autres hommes: la ſuite de cette Hiſtoire en eſt une preuve complette.

Chaque fois que le Cordelier voyoit Florence, il lui

lui disoit des paroles beaucoup plus que civiles; comme il sçavoit qu'elle n'avoit embrassé l'état Religieux que par force, & sans aucune vocation, il crut qu'il n'auroit pas beaucoup de peine à gagner un cœur qui étoit si disposé à aimer; en effet, personne n'a eu plus de penchant à l'amour: il lui exprimoit sa passion en des termes les plus touchans, & lui disoit: qu'elle étoit la plus belle personne qu'il eut jamais vû, & que depuis qu'il étoit entré en Religion, son cœur n'avoit point ressenti un feu que ses yeux avoient

avoient allumé; il ajoûtoit, qu'il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. Le Cordelier avoit beaucoup d'esprit, & de politesse, & il valoit bien un Cavalier. Florence répondoit parfaitement à son amour; en sorte qu'en peu de jours ils devinrent aussi bons amis que s'ils se fussent connus depuis leur bas âge.

Chaque jour il l'alloit voir; son esprit étoit toûjours occupé de sa belle Cloîtrée. Quand l'amour a touché le cœur d'un Moine, il avance plus ses affaires en un jour, que des Cavaliers ne feroient en quin-

ze. Il se persuada que ce n'étoit pas assez de l'avoir assurée qu'il l'aimoit, il lui écrivit en ces termes.

## LETTRE du Cordelier à Florence.

*Que n'ai-je, ma chere Sœur, des expressions assez vives, pour dépeindre comme il faut l'amour dont mon cœur est embrasé. L'Objet qui le cause est le plus parfait de la nature; & ne pas l'aimer, c'est faire un grand crime. Depuis que je vous ai vûë mon repos est troublé, & ma raison s'est affoiblie. Si vous n'avez pitié d'un malheureux, ma mort est inévitable; & si vous ne jettez*

tez

*tez sur lui quelques doux regards, je perdrai une vie que je sacrifierois mille fois pour vous. L'esperance qui adoucit les maux me flatte, & me donne lieu de croire que vous guérirez la blessure que vous avez faite, & que vous aurez du retour pour celui qui vous aime plus que tout ce qui est ici bas. Adieu, ma chere Sœur : un mot de réponse, s'il vous plaît.*

Lorsque Florence reçut cette lettre, son cœur en ressentit plus d'agitation, que des paroles de celui qui lui écrivoit. Comme elle étoit tendre au-delà de ce

qui se peut exprimer, elle fit cette réponse.

## RÉPONSE de Florence au Cordelier.

*Vous vous exprimez, mon Révérend Pere, en des termes si choisis, que je ne sçai comment faire pour y répondre : une fille n'a pas l'éloquence & l'érudition en partage ; je voudrois bien qu'elle n'eût pas plus de sensibilité, j'en serois plus heureuse. Comme je ne suis point ingrate, contez que je ne manque pas de reconnoissance ; & comme je suis touchée de la peine des malheureux, étant moi-même une infortunée, croyez qu'il ne tiendra pas*

*pas à moi que vous ne viviez. Adieu.*

Cette réponſe fut remiſe à ſon adreſſe : le Cordelier y aprenoit que Florence étoit ſenſible à ſa paſſion : il admiroit ſon ſtile, & trouvoit que ſa réponſe étoit mieux écrite que ſa lettre. La Religieuſe étoit du côté du genie la mieux partagée. Quoiqu'il ne manquât rien à ſa perſonne pour être parfaite, ſon eſprit étoit au-delà de l'humain ; la nature lui avoit prodigué des treſors qu'elle ne répand abondamment que ſur ſes favoris. Le

Le Cordelier, dont les pensées étoient sans cesse remplies de celle qui avoit sçû mettre son cœur en ses liens, courut au Monastere la voir; il lui dit, qu'il étoit charmé de sa réponse, & qu'on ne pouvoit mieux écrire, il ajoûta, qu'elle avoit de grands sujets de se loüer de la nature. Il ne se contenta pas de ces honnêtetez, il lui disoit des choses qu'il n'avoit osé lui marquer dans sa lettre. Florence lui répondit ces paroles: Je ne me plains pas de la nature de ce côté là, j'aimerois beaucoup mieux qu'elle

nè m'eût pas tant comblé de ses graces, que de m'avoir donné un cœur si tendre & si sensible. Le Cordelier lui répliqua : que celles qui n'avoient point de sensibilité, n'étoient pas parfaites, & que si elle manquoit de ce qu'elle se plaignoit d'avoir de trop, elle n'ajoûteroit pas à ses autres belles qualitez, cette perfection que les Amans désirent avec tant d'ardeur, dans celles qu'ils aiment, & qui étoit la vertu la plus usitée dans l'Isle de Cithere.

Les rigueurs de l'Hyver commençoient à ne se faire plus

plus sentir aux mortels : le mois de Mars étoit sur sa fin; en sorte que Xerxès se dispo-soit à partir pour joindre son Régiment. Comme il étoit Capitaine, le Marquis lui fit préparer de plus magni-fiques équipages, que lors-qu'il alla au Service en qua-lité de Volontaire. Lucrece le voyant partir, donna en-core à la nature ce qu'elle demande d'une mere pleine de tendresse pour un fils, qu'elle adore. Notre jeune Guerrier accoutumé à cette belle école des Armes, ne fit pas paroître la même foi-blesse, quoi qu'il fût touché de

de l'abſence du Marquis & de Lucrece ; la gloire qu'il eſpéroit acquerir, le rendoit intrépide. Il ne trouvoit rien de plus indigne d'un grand courage, que de répandre des larmes : cette marque extérieure d'affliction, ne convient, diſoit il, qu'aux femmes qui ont de la foibleſſe en partage. Aprés avoir fait ſes adieux, il prit la poſte ; ſes gens devoient venir le joindre à petites journées.

Lorſqu'il fut arrivé au Régiment, ſes amis vinrent l'embraſſer : il leur marqua pendant huit jours le plai-

fir qu'il avoit de les revoir, par des fêtes continuelles qu'il leur donna. Il étoit fort aimé de ses Camarades: il ne plaisoit pas moins au sexe, quoiqu'il ne fit aucune avance, afin d'attirer l'estime de celles qui voudroient qu'un Cavalier fût toûjours à leurs genoux. Nôtre jeune Guerrier étoit trop préoccupé d'une ardeur Martiale, pour passer son tems à un amusement si commun. L'inclination de Florence étoit autant portée à obéir à la Déesse, que le penchant de Xerxès en étoit éloigné: il n'avoit pas encore

core été blessé par le Dieu qui fait mettre les armes bas aux plus braves.

Le Cordelier qui entroit dans le Monastere quand il vouloit, brûloit d'un feu qui n'est que trop commun parmi ceux qui ont renoncé au monde ; leur cœur est consacré au Tout-Puissant, néanmoins la Créature est trés-souvent adorée au préjudice de celui qui ne veut point de partage, & qui est jaloux de sa gloire. Lorsqu'il étoit dans la chambre de Florence, il n'est point de protestations & de sermens qu'il ne lui fit, afin

de parvenir à ſés fins. La Religieuſe qui aimoit ſon prochain plus qu'elle-mê-me ; lui donnoit des mar-ques de ſa tendreſſe. Le Cordelier étoit amoureux à l'excés : il entroit trois fois la ſemaine dans le Convent ; l'entrée ne lui en étoit pas difficile : celle dont il poſſé-doit le cœur, en avoit les clefs. Ce n'étoit que la nuit que ces Amans goûtoient avec ſenſualité le doux poi-ſon de Venus, au lieu du ſommeil : ſi une telle intri-gue n'eût pas été troublée, leur ſort n'eût pas été mal-heureux.

Xer-

Xerxès dans sa Campagne se trouva dans plusieurs occasions, où il acquît de la gloire : il affrontoit les dangers, sans craindre ce que tous les hommes apréhendent. Dans un Combat géneral où sa vivacité Martiale éclatoit, une bombe trancha le fil de ses beaux jours : il y perdit la vie dans un âge où les hommes commencent à goûter les plaisirs. Artus extrêmement affligé de la perte de son Maître, fit inhumer son corps dans une Eglise, qui n'étoit éloignée du Camp que de trois lieües; les Ca-

marades de notre jeune Guerrier, furent vivement touchez de sa mort. Huit jours aprés son enterrement, Artus se mit en route, & arriva en Bretagne. Il alla chez le Marquis; lorsque Lucrece le vit entrer seul, la douleur s'empara par avance de son ame: elle demanda des nouvelles de son fils. Artus n'y répondit que par des larmes: elle ne douta plus que ce cher enfant n'eût été tué, elle s'abandonna au desespoir, & versa un torrent de larmes; jamais mere n'a été pénétrée d'une plus noire amer-

amertume, qu'elle le fut alors.

Le Marquis qui arrivoit de la Chasse, voyant ce Valet de chambre, lui demanda où étoit Xerxés : Il est mort dans le lit d'honneur, lui répondit-il en pleurant. Lorsque ce pere aprit la fin de la vie de son fils, ses sens furent saisis ; il en perdit les usages ; ses domestiques le portérent sur un lit, sur lequel il demeura plus de quatre heures sans connoissance. Revenant de ce profond sommeil, qui a tant de ressemblance à celui de la mort,

 il

il donna des marques de son affliction. il étoit encore plus plongé dans cet abîme de douleurs que Lucrece ; il proféroit ces tristes paroles ; Je ne puis survivre après Xerxès ; celui en lequel je mettois toute mon espérance n'est plus, je renonce à la vie : ô mort ! pourquoi ne viens-tu pas enlever celui qui se livre à toi sans aucun regret ? Le chagrin le réduisit à l'extrêmité : aprés trois mois de souffrances, celle qui n'épargne pas plus les Têtes Couronnées que les autres, m. fin à ses peines. Lucre-

ce

ce en fut bien affligée ; mais sa douleur ne fut pas si violente que de la perte de Xerxès, parce qu'elle aimoit plus son fils que son époux. Le tems qui fait oublier toutes choses, effaça de sa mémoire les coups dont le Ciel l'avoit frapée, elle étoit convaincuë, que si l'homme a un commencement, il a aussi une fin ; & que tôt ou tard il faut payer le tribut à la nature, Comme elle avoit beaucoup de raison, elle se consola.

Florence ayant apris la mort de Xerxés, ne pût s'empêcher de pleurer un frere

frere qui avoit tant de mérite & de valeur : elle disoit, c'est le sort des Armes. Le Cordelier essuyoit ses larmes, qui furent bien-tôt apaisées. Cette Religieuse ajoûta ces paroles : Il étoit la cause que j'ai été sacrifiée ; le Marquis & Lucrece n'avoient de tendresse que pour lui, ils vouloient qu'il eût sans partage leurs biens ; leurs desseins sont avortez, le destin en a disposé autrement : le Ciel les a punis dés ce monde. Comme elle proferoit ces paroles, on vînt lui annoncer que son pere venoit de mourir. Elle n'a-

voit

voit point sçû sa maladie, elle fut plus surprise de cette mort. La nature est trop forte pour ne pas faire sentir ses traits, elle versa des larmes en abondance, & fit dire des Priéres pour celui qui lui avoit donné le jour. Le Cordelier alla lui marquer la part qu'il prenoit en son affliction, & tâcha de la consoler; comme elle l'aimoit éperduëment, elle n'eût pas beaucoup de peine à suivre ses conseils. Il n'étoit pas encore tems de fermer ses yeux aux larmes: l'amour lui préparoit des chagrins bien plus vifs & plus cuisans.

Les

Les plaisirs les plus délicieux sont souvent mêlez de ronces & d'épines. La Déesse qui avoit blessé les cœurs de ceux qui auroient dû éviter de tomber dans le précipice, ne voulut pas les en garantir; comme la passion de ces Amans n'étoit pas innocente, ils devoient apréhender les suites d'un commerce illicite. La principale raison qui fait que le sexe n'est pas toûjours favorable, commençoit d'agiter Florence, qui avoit tous les sujets de craindre: elle en fit confidence à son Amant; ce Moine en fut allarmé: ils

n'y

n'y avoient point prévû, leur passion étoit trop violente pour garder tant de mesures. Les yeux de la Religieuse étoient baignez de larmes; elle se repentoit de ce qu'elle avoit eu une pareille foiblesse; le repentir suivit de près sa faute. Le Cordelier lui dit, que si la chose étoit, il falloit qu'elle sortît du Convent; & comme elle avoit reclamé contre ses Voœux, elle auroit sans peine du Pape un Bref qui l'en releveroit. Florence qui avoit un esprit pénétrant goûta les raisons de son Amant: elle lui répondit, qu'el-

gnifiques. Aprés trois heures de Conversation, elle ouvrit une porte du Convent, afin d'embrasser sa mere & Diane, qui remontérent en carosse & retournérent au Château.

Lucrece ignoroit l'intrigue de Florence & du Cordelier ; elle ne demeura pas un mois dans son erreur. Cette Religieuse croyoit ressentir les épines de la Déesse ; mais la suite du tems lui fit connoître que sa terreur avoit été plus imaginaire que réelle ; comme elle pensoit à sortir du Monastere, elle ne s'occu-

pa

pa qu'à chercher les moïens de se mettre en liberté. Elle ne pouvoit paroître dans le monde avec l'habit de Religieuse : il y auroit eu trop de danger, parce qu'elle auroit été aussi tôt arrêtée, elle crut que pour n'être point reconnuë, elle n'avoit d'autre parti à prendre qu'à se travestir ; l'idée qui se presenta à son esprit : fut de penser à faire de ses habits un vêtement d'homme. Pendant quinze jours elle y travailla avec tant de succés, qu'elle se fit un habillement d'Abbé : elle fit de ses guimpes des colets ; en-

forte que tout se disposoit à faire réussir son dessein. Elle en donna avis à son Amant qui l'alla voir. Ils convinrent que la nuit suivante il falloit qu'elle sortît sur les deux heures aprés minuit : le Moine ajoûta, qu'il se trouveroit au pied du mur du Monastere, & qu'il lui jetteroit une échelle de corde ; quoique Florence eût pendant le jour les clefs du Convent, elle ne les gardoit pas la nuit, elle les portoit dans la chambre de l'Abbesse ; c'est l'usage ordinaire des Convens. Elle ne manqua pas de se trouver

ver à l'heure marquée : elle étoit habillée en Abbé. Le Cordelier lui jetta l'échelle : elle monta ſur le mur & deſcendit dans le chemin. Son Amant qui avoit deux chevaux en état, l'aida à monter ſur un, & il monta ſur l'autre : ils les piquérent ſi vivement qu'ils furent au lever du Soleil, éloignez de plus de dix-huit lieuës du Monaſtere.

Sur les dix heures du matin, que les Religieuſes alloient au Chœur, l'Abbeſſe fut ſurpriſe de n'y point voir Florence, qui, afin de mieux cacher ſon

jeu, avoit paru des plus pieuses du Convent ; semblable en cela aux hypocrites, qui affectent un air contrit & humilié ; & voulant passer dans l'esprit des hommes pour des dévots, ne sont rien moins dans l'intérieur : ils trompent les hommes qui ne jugent que selon les aparences ; mais celui qui foüille au fond des cœurs les plus cachez, voit les artifices de leur double cœur, & est trop juste pour laisser leur crime impuni. La surprise des Religieuses fut bien encore plus grande, lorsqu'elles ne la virent point

point au Réfectoire ; elles crurent qu'elle étoit malade : deux de ſes amies allérent fraper à la porte de ſa chambre, on ne répondoit rien, ce qui mit l'Abbeſſe en peine de ſçavoir où étoit Florence ; comme elle ſçavoit que cette Religieuſe n'avoit embraſſé la vie Monaſtique que par violence, & ſans aucune vocation, elle ne douta point qu'elle ne ſe fut évadée, afin d'avoir du Saint Pere un Bref qui pût la relever de ſes Vœux ; & comme le Marquis & Xerxés étoient morts, elle crut que ce

gros bien dont elle seroit heritiere, pouvoit bien l'avoir tentée. Elle ne se trompoit point en ses pensées : le lendemain elle écrivit à Lucrece une Lettre, qui contenoit ces paroles.

## LETTRE
### de l'Abesse à Lucrece.

*Vous serez sans doute surprise, Madame d'aprendre que Florence est sortie du Convent. C'est pour moi un chagrin très-sensible : ma Communauté n'en ressent pas moins. Vous êtes interessée à la sortie de vôtre Fille, l'honneur dois être un puissant aiguillon pour la faire revenir,*

en

*on dit qu'elle est dans la Ville de ** Je vous prie, Madame, de faire attention à ce que j'ai l'honneur de vous marquer, il n'y a pas de tems à perdre. Si vous n'effectuez pas ce que l'honneur ordonne à une mere dans une pareille occurrence, ne trouvez pas mauvais si je prens des mesures qui ne vous feront point de plaisir, Un éclat pareil seroit trés desagréable pour vôtre Famille : ce ne sera pas sans peine que j'en viendrai à cette extrêmité : j'attens vôtre réponse avec impatience, & suis.*

Lucrece étoit avec Diane lorsque cette lettre lui fut re-

remiſe. Avant de l'ouvrir, elle penſa que Florence étoit malade : ſa maladie étoit des plus dangereuſes, ce n'étoit que l'éloignement du Cloître qui pût la guérir. Lorſque cette Mere aprit la déroute de ſa Fille, elle ne put s'empêcher de verſer des larmes. C'eſt moi, diſoit-elle, qui l'ai forcée d'être Religieuſe, afin que mon fils reſtât notre unique héritier ; la Guerre me l'a ravi, & pour comble de malheurs, Florence vient de faire un coup qui la rend infame : ô mere infortunée, s'écrioit-elle, que tu es à plain-

plaindre, le Ciel veut dès ce monde te punir de ta lâche préférence, & du sacrifice que tu as fait d'une victime qui te donne bien des malédictions! Diane qui étoit capable de donner de bons conseils, lui répondit en ces termes. Puisque l'Abbesse vous marque la Ville où elle est, vous devez lui marquer la joie que vous avez de sa sortie: vous donnerez des ordres contraires au porteur de vôtre lettre; au lieu de l'emmener au Château, il la conduira au Monastere. Lucrece se rendit à ces raisons, & pria son

amie de faire réponse à l'Abbesse, parce que son affliction lui ôtoit l'usage de ses pensées. Diane fit la réponse qui suit.

## REPONSE
### de Lucrece à l'Abbesse.

*On ne peut, Madame, être plus pénétrée de douleur que je la suis, d'aprendre ce que vous me marquez; Je donne des ordres à Sextus, mon neveu d'aller à la Ville où vous dites que ma malheureuse fille est, afin de vous la ramener; il se servira d'artifice, vous en serez avertie par un exprès qu'il dépêchera.* Ces *voies valent*

*mieux*

*mieux que toutes les pourſuites que vous pourriez faire, & qui vous feroient autant d'affront qu'à moi. Je vous saluë, & ſuis vôtre.*

Lucrece par les avis de Diane diſpoſa toutes choſes, & pria Sextus d'aller à la Ville de ** qui étoit un Port de Mer, où ces Amans attendoient un vent favorable, afin de s'embarquer. Elle lui dit de prendre Florence par amitié; & au lieu de l'emmener au Château, elle lui enjoignit de la conduire au Monaſtere: elle le chargea d'une lettre con-

çûë en ces termes.

## LETTRE
### de Lucrece à Florence.

*Je ne puis, ma chere Fille, vous exprimer la joie que je ressens de ce que vous avez eu l'addresse de sortir du Convent : comme je n'ai plus d'enfans, soyez persuadée que je n'épargnerai rien, afin d'avoir du Pape un Bref qui vous relevera de vos Vœux : vous serez ma consolation après les pertes que j'ai fait. Mon neveu vous amenera au Château : il ne faut marcher que la nuit, parce que les Religieuses font des poursuites ; je suis impatiente que vous ne soyez*

*ici, afin de vous embrasser, & de vous marquer que je vous aime tendrement. Adieu.*

Sextus partit & monta dans le carosse de Lucrece: il étoit accompagné de trois laquais. Etant arrivé dans cette Ville, il s'informa dans toutes les Auberges. Dans une qui n'étoit pas éloignée de celle où il étoit logé, il demanda s'il y avoit quelqu'un avec qui il pût souper. L'Hôtesse lui répondit, qu'il y avoit un Abbé & un Cordelier qui étoient à la premiere chambre. Il y monta. Florence travestie

en Abbé le reconnut : elle voulut se sauver. Sextus qui courut l'embrasser, lui dit ces paroles : Je ne suis point ici pour vous faire de la peine, j'y viens de la part de Lucrece, qui a beaucoup de joïe de ce que vous êtes sortie : sa lettre vous l'aprendra. Florence l'ouvrit ; son cœur en ce moment goûta un plaisir qui ne dura pas long-tems : elle ne pensa qu'à se divertir avec Sextus & le Cordelier ; on leur servit le souper. Ils tinrent table pendant quatre heures. Florence, après avoir dit adieu à son Amant, monta dans

dans le caroſſe avec ſon couſin ſur les dix heures du ſoir : elle avoit cru que ſa mere lui parloit par ſa lettre avec ſincérité : elle s'aperçut en peu du contraire. Sextus à la moitié du repas avoit ſorti de l'Auberge, & avoit dépêché un Courier à l'Abbeſſe. Ils arrivérent ſur les cinq heures du matin ; comme c'étoit l'Hyver, le jour ne paroiſſoit point encore : on ouvrit le portail du Convent, & le caroſſe y entra. Lorſque Florence vit qu'elle avoit été trahie, elle tira un couteau de ſa poche afin de ſe donner la

mort.

mort. L'Abbesse & les Religieuses lui ôtérent. Sa rage & sa fureur étoit des plus violentes : elle s'arrachoit les cheveux, & donnoit mille malédictions à Lucrece, & à celui dont elle s'étoit servi pour la tromper. Elle s'étoit persuadée que la perte de Xerxès, étoit pour sa mere un sujet de lui écrire comme elle avoit fait. Elle disoit elle est aussi barbare que dans le tems qu'elle m'a sacrifiée, elle a voulu immoler deux fois la même victime. L'Abbesse avoit beau lui presenter que le Seigneur étoit misericordieux,

dieux, & qu'il pardonnoit à un cœur contrit ; sa passion lui mettoit un bandeau devant les yeux.

Dans le Convent elle étoit enfermée dans sa chambre, de laquelle elle ne pouvoit sortir : les pénitences & les disciplines furent exercées rigoureusement sur son corps : elles n'éteignoient point un feu qui la devoroit nuit & jour ; l'amour n'étoit pas las de la tourmenter, comme il se verra par la suite.

L'Abbesse voyant qu'elle ne vouloit point aller au Chœur ni à la Messe, fit ve-

venir deux Prêtres, afin de tâcher de lui toucher le cœur : ils y perdirent leur tems. Pendant plus de dix-huit mois, elle ne voulut assister à l'Office, ni aprocher des Sacremens ; enfin elle vivoit comme une personne qui n'a ni foi ni Loi, ni Religion, & qui est abandonnée à son malheureux sort.

Le Cordelier ayant apris que Florence étoit rentrée en sa prison, prit le parti de quitter la France. Il passa en Espagne ; s'il eût été arrêté, il auroit eté puni d'un châtiment exemplaire. La crainte des menaces humaines

nes retient plus que la Justice Divine. Ce ravisseur étoit bien plus coupable que les personnes du monde qui enlévent des filles. Ce Moine faisoit le contraire de ce qu'il devoit, & les autres ne pratiquent que ce que la corruption du siécle autorise. Il semble que le mal ne soit pas si grand pour les mondains, qu'il l'est pour ceux qui ont renoncé au monde ; l'éloignement des occasions ne contribuë pas peu à rendre leurs crimes plus énormes : il seroit à souhaiter que ces faux dévots fussent bannis de la société civile.

Après

Après que Sextus eût mis Florence entre les mains de l'Abbesse, il remonta en carosse & arriva au Château. Lucrece en le voyant, lui demanda s'il avoit réüssi; il lui répondit, qu'elle étoit dans le Monastere, & qu'elle avoit ajoûté foi à sa lettre; mais poursuivit-il, elle est au desespoir; lorsqu'elle s'est vûë trahie, elle s'est arraché les cheveux, & si on l'avoit laissé faire, elle ne seroit plus en vie. Autant Lucrece avoit été affligée de la sortie de sa fille, autant elle se réjoüit de sa rentrée dans le Convent. Comme

me Sextus devoit avoir la ſucceſſion du Marquis, l'intérêt ne contribua pas peu à faire réüſſir ſon deſſein. Il prévoyoit que ſi Florence eût été une fois relevée de ſes Vœux, elle auroit ſuccédé aux biens du Marquis & de Lucrece; cette raiſon l'avoit agité: il n'avoit plus de ſujet de craindre de ce côté, il venoit d'y mettre ordre.

Florence qui recevoit tous les jours la diſcipline, commençoit à s'ennuyer de cette vie dure. Un jour une Sœur Converſe lui portant à dîner, lui dit, il ne tient

qu'à

viendroit le lendemain.

L'envie d'aprocher des Sacremens n'avoit pas tant de part à ſa réponſe, que celle de joüir d'une plus grande liberté. Le lendemain, elle fit un avœu ſincere de ſes pechez, du moins il paroiſſoit être tel. Perſonne ne peut juger de l'intérieur, il n'apartient qu'au Souverain Juge de le faire avec certitude. Comme l'Abbeſſe vit que Florence revenoit de ſon obſtination, elle fit ceſſer les mauvais traitemens qui duroient depuis ſi long-tems. Cette Religieuſe étoit des premie-

res

res au Chœur; autant elle avoit été éloignée de sa Regle, autant elle donnoit des marques de son repentir, & paroissoit avoir véritablement changé de vie; l'Amour cependant la tourmentoit toûjours, & lui faisoit souffrir ses inquiétudes ordinaires. Depuis dix-neuf mois elle n'avoit point mangé au Réfectoire, l'Abbesse voulut qu'elle y prît ses répas, & défendit aux Religieuses de lui rien reprocher. Florence jouissoit de la même liberté que les autres, & alloit au Parloir lorsqu'on demandoit à la voir. Ses fautes

passées étoient mises en oubli, si elles ne fut point retombée dans sa passion favorite ; son repos n'auroit pas été troublé par tant d'évenemens qui arrivent presque toûjours à ceux ou à celles qui suivent le penchant de leur inclination, au lieu que leur raison devroit y mettre un frein.

Un Musicien appellé la Roche, venoit tous les jours aprendre à chanter aux Novices & aux Pensionnaires du Convent : il étoit grand & bien fait, capable d'inspirer de l'amour : il avoit un génie amusant ; la beauté de

ſa taille répondoit aux perfections de ſon eſprit. Florence dont la voix étoit une des plus belles du Monaſtere, alloit quelquefois voir chanter les Penſionnaires. La Roche chantoit ſouvent des airs tendres ; la Religieuſe qui ſçavoit parfaitement la Muſique, reſſentit pour lui un feu naiſſant que ſes yeux avoient allumé ; ſon cœur qui faiſoit tous ſes efforts pour y reſiſter, ne put s'empêcher de goûter le poiſon ſubtil de ce Dieu qui picque ſouvent alors qu'on y penſe le moins. Elle chantoit une chanſon des

plus tendres en regardant la Roche? ses yeux lui disoient la blessure que les siens avoient fait. Le Musicien comprit aisément que cette Religieuse n'étoit pas insensible : il ignoroit ses avantures. Une Dame vint demander une Pensionnaire qui étoit aux grilles avec son Maître de Musique. La portiere l'avertit d'aller au parloir où elle étoit demandée ; tout se préparoit bien afin que Florence pût effectuer ce que l'Amour lui inspiroit : le moment étoit trop précieux pour qu'elle n'en profitât. D'abord qu'elle se

vit

vit seule avec la Roche, elle lui dit que les airs qu'il avoit chanté étoient trop tendres, & qu'ils toucheroient les cœurs les plus insensibles. Le Musicien lui répondit ces paroles : Que je serois heureux, Madame, s'ils pouvoient plaire à une personne qui est douée de tant de belles qualitez. Hélas; lui répliqua t-elle, je voudrois bien avoir été sourde, je ne ressentirois pas pour vous ce qui est oposé à mon état. Elle lui avoit fait les premieres avances, la Roche en sçut profiter. Il lui exprima son amour d'une

d'une maniére tres-gracieuse : elle y répondit en des termes qui donnérent à ce nouvel Amant, lieu de croire que sa figure ne lui déplaisoit pas. La conversation n'en seroit pas demeurée là, si une Pensionnaire qui vint prendre leçon, ne l'eut interrompuë. Florence resta aux grilles autant de tems que le Musicien y fut : elle ne pouvoit se lasser de le regarder. Les yeux de ces Amans se disoient ce que leur bouche n'osoit proferer; ils se réservoient pour une autre fois où personne ne seroit témoin de leurs dis-

cours

cours. La pudeur ne veut pas qu'on fasse connoître son amour, sur tout en public. Quoique la Religieuse eut franchi le pas, elle avoit des mesures à garder; il n'y avoit pas long-tems qu'elle avoit essuyé les rigueurs du Cloître: elle étoit trop politique pour ne pas dissimuler. Si elle n'eut point caché son jeu, l'Abbesse l'auroit mise en Pénitence, & lui auroit défendu d'aller au parloir. Ces raisons l'arrêtoient; le Musicien aprés avoit donné toutes ses leçons, prit congé de ses Ecolières & se retira.

Flo-

Florence se renferma dans sa cellule, son dessein n'étoit pas d'y faire sa méditation ? d'autres pensées bien opposées mettoient son esprit à la gêne : les trois ennemis du salut de l'homme, avoient pris un empire si grand sur elle, qu'elle leur obéissoit comme à une Divinité; l'amour de son prochain enflâmoit son cœur d'une flâme qui ne lui donnoit de repos, ni le jour ni la nuit. Quoique ses pensées fussent occupées de ces violentes idées; elle ne manquoit pas à l'office, afin de faire voir qu'elle

étoit

étoit véritablement convertie. Le fond de ſon cœur en étoit bien éloigné, le feu le plus actif la conſumoit ſans relâche, & lui ôtoit l'uſage du ſommeil.

Le lendemain la Roche, allant à ſon ordinaire enſeigner la Muſique aux Penſionnaires, la Religieuſe vint entendre chanter. Son amour auroit bien voulu trouver quelque voie pour faire tenir une lettre au Muſicien : elle le voyoit aux grilles, elle n'oſoit lui donner celle qu'elle avoit toute prête. Comme une Penſionnaire qui aprenoit la Muſi-

que, amassa son mouchoir, elle passa avec vitesse au travers de la grille sa lettre. La Roche la prit avec la même diligence, & la mit dans sa poche; en sorte que la Pensionnaire ne s'aperçut de rien. La cloche qu'on sonnoit, avertissoit Florence d'aller au Chœur : elle fut obligée d'y assister. Combien de distractions n'eut-elle pas pendant l'Office ! Une Religieuse qui ne ressent pas les douceurs de la grace, est trop dissipée pour prendre goût à des œuvres de piété ? tout ce qui est eloigné de sa passion, l'ennuye & l'in-

l'inquiéte : ſemblable en cela aux libertins du ſiécle, dont l'inclination les porte plûtôt au vice qu'à la vertu; quoique leur raiſon leur en faſſe connoître le danger, ils ferment les yeux à la vérité, & ne ſe laſſent preſque jamais de perſevérer dans leurs mauvaiſes habitudes.

Lorſque la Roche fut retiré dans ſa maiſon, il ouvrit la lettre de Florence : elle contenoit ces paroles.

LETTRE

de Florence à la Roche.

*L'Amour ne s'ennuye point*

 *de*

de me persecuter ? c'est un tiran qui n'épargne personne. La nature m'a doüé d'un cœur si tendre que je ne suis point reconnoissante du present qu'elle m'a fait ; mon état voudroit que je n'aimasse que celui qui doit être l'objet des tendresses de tous les hommes, & je ne les partage que trop avec ses créatures. La Déesse s'est voulu servir de vous pour faire cette plaie qui deviendra mortelle, si vous ne répondez à la passion de celle qui s'est laissée charmer par le son armonieux de vos airs tendres, qui, en chatouillant ses oreilles, ont penetré jusqu'à son cœur, qui n'est plus à elle depuis qu'elle

vous

*vous a vû. Adieu.*

Le Musicien s'attendoit bien à quelque chose de galant ; mais il ne croyoit pas que la Religieuse se déclareroit la premiere si ouvertement. Comme il ne pouvoit y faire une réponse verbale à cause des Pensionnaires qui aprenoient, il passa une lettre au travers de la grille, disant que c'étoit une chanson nouvelle. Florence la prit & la mit sous sa guimpe : elle crut bien que c'étoit la réponse à sa lettre. Les Pensionnaires qui étoient de jeunes

personnes, n'étoient pas assez instruites pour pénétrer dans le mistére. La réponse étoit conçuë en ces termes.

## RE'PONSE de La Roche à Florence.

*Mon bonheur, Madame, est des plus parfaits, de ce que mes airs ont sçû plaire à une personne qui n'a pas sa pareille: il n'est pas moins grand de ce qu'ils ont eu le secret de toucher un cœur que j'adore. Je ne suis pas moins sensible que vous paroissez l'être par vôtre lettre, qui est d'un stile charmant? que sert-il d'aimer si on ne peut se*

*ſe l'exprimer de bouche. Il y a de grandes difficultez, puiſque je ne puis vous entretenir ſeule; peut-être que l'Amour fera naître une occaſion où je pourai vous dire, que je veux vivre & mourir tout à vous: j'attens ce moment précieux avec impatience. Adieu.*

Après que la Roche ſe fut retiré, Florence monta dans ſa chambre: elle y lut cette réponſe. Comme l'Amour lui faiſoit ſentir ce qu'il a de plus vif; qu'elle joie ne goûta-t-elle pas en aprenant que le Muſicien la payoit de retour, & étoit

aussi amoureux qu'elle étoit tendre ! Son cœur se laissa aller à cette douce extase, dont les Amans connoissent la suavité, & qui est souvent mélée de peines & de traverses. Elle ne pensa qu'à trouver le moment de parler en secret à son Amant, la chose étoit difficile : sa passion en leva les obstacles.

Une jeune Pensionnaire, apellée Julie, qui aprenoit la musique, alloit souvent dans sa chambre : elle lui témoignoit beaucoup d'amitié. Florence qui ne ressentoit pas pour les personnes de son sexe, ce que l'Amour

mour lui inſpiroit pour les hommes, y répondoit aſſez froidement. Voyant que Julie pouvoit lui être de quelque utilité, elle commença de la careſſer plus qu'elle n'avoit fait. Elle lui faiſoit de petits preſens, & lui donnoit de ces douceurs que les jeunes perſonnes aiment, & qui ont de puiſſans charmes pour celles qui ne ſont pas capables d'en connoître la valeur & le prix. Un jour après avoir baiſé celle dont elle avoit beſoin pour parvenir à ſes fins, elle lui dit, que comme elle avoit quelque cho-
ſe

ſe de ſécret à dire à la Roche, elle la prioit de vouloir bien ſortir du parloir, & d'être un quart d'heure à revenir : elle la ſuplia de ne dire à perſonne ce qu'elle lui confioit. Julie lui promit d'effectuer ce qu'elle demandoit, & qu'elle garderoit le ſecret. Il eſt aſſez extraordinaire aux jeunes perſonnes d'avoir ces ſortes de diſcretions : l'eſprit vif & boüillant de la jeuneſſe, ne contribue pas peu à ce défaut, qui eſt pardonnable dans les jeunes ; leur âge tendre les rend excuſables. Florence fut aſſez heureuſe de

de trouver une amie discrette ; ce qui eſt aſſez rare non-ſeulement parmi la jeuneſſe, mais encore parmi celles qui ſont dans un âge de maturité.

Le Muſicien alloit tous les jours au parloir donner leçon. Florence n'y alla point avec les Penſionnaires, elle avoit prié Julie de prendre leçon la derniere. Comme cette Penſionnaire lui avoit promis de la ſervir, elle lui obéit aveuglement ; en effet elle ne chanta qu'après que les autres furent ſorties du parloir. Il n'y avoit pas un moment qu'elle

l'homme se dégoûte de l'objet qu'il possede, sans avoir essuyé aucune difficulté; mais lorsqu'il n'y parvient qu'à force de travaux & de périls, la suavité lui paroit infiniment plus grande.

La nuit suivante, le Musicien fit tous ses efforts, afin de monter sur le mur; ce ne fut pas sans peine qu'il monta, il descendit dans le jardin: la fenêtre de Florence avoit sa vue sur le parterre. On laisse à penser au Lecteur, si cette Religieuse avoit envie de goûter les douceurs du sommeil. Sa passion étoit trop violen-

de venir dans le Monaſte-re : elle ajoûta qu'elle lui jetteroit une échelle qu'elle avoit en ſa chambre. La Roche dont l'amour ne permettoit pas de réfléchir au danger qu'il y a d'eſcalader les murs d'un Convent , ſuivit les premiers mouvemens d'un Amant conduit par ce Dieu, qui de lâches en fait de braves, & qui de timides en fait de hardis. Un plaiſir dont on jouit ſans peine, n'eſt jamais trouvé ſi delicieux, que ceux dont on ne vient à bout que par les dangers, les inquiétudes & les traverſes. Le cœur de l'hom-

avec l'échelle ; il remonta sur le mur, & se retira chez lui.

Florence sur les six heures du matin, étoit la premiere à l'Eglise; on auroit dit qu'elle mangeoit les images, tant elle paroissoit être pieuse. l'Amour se cache sous toutes sortes d'habits. Personne n'eut connoissance de son intrigue qui dura pendant trois mois. Une conduite si gênante embarrassoit ces Amans : ils trouverent un expédient, qu'ils mirent en peu à éxécution. Elle dit au Musicien, qu'elle avoit reclamé contre ses

Vœux

Vœux pendant trois ans, & que s'il vouloit venir avec elle à Rome, elle obtiendroit du Pape un Bref qui la mettroit en liberté : elle ajoûta qu'elle étoit fille du Marquis de ** qui avoit laissé des biens considérables, dont elle seroit héritiere, si elle avoit le bonheur de réussir ; enfin elle lui promit de se marier avec lui de quelque maniere que l'affaire tournât. Il lui fit cette réponse : je vous suivrai par-tout, & ne vous abandonnerai qu'à la mort ; mais il faut de l'argent pour faire un si long voyage. Flo-

rence le pria de faire tous ses efforts, afin de trouver trois ou quatre cens pistoles. La Roche avoit un peu de bien, il le vendit six mille livres, & alla dire à sa Maîtresse qu'il avoit vendu tout ce qu'il possédoit, & qu'il auroit six mille livres dans un mois. Vous n'obligerez pas, lui répondit Florence, une ingrate : je crois que vous en êtes assez convaincu.

Pendant ce mois elle ne s'occupa qu'à chercher un habit, sous lequel elle ne seroit point reconnuë ; un des Valets du Convent qui étoit

étoit abſent depuis quelques jours, en avoit laiſſé un des ſiens dans ſa chambre : elle fit ſi bien qu'elle le prit, ſans que perſonne s'en aperçût, afin de ſortir avec cette parure. Le Muſicien reçût ſon argent dans le tems qu'il lui avoit dit, il y avoit deux jours qu'il en avoit donné quittance : ces Amans ſe préparérent à ce grand voyage.

Florence s'habilla en Païſan : elle prit le tems que les Religieuſes dormoient pour s'évader ; une nuit elle ſe mit en liberté. La Roche avoit une chaiſe de

poste toute prête, ils montérent dedans & marchérent avec une grande viteſſe ; en moins de vingt-quatre heures ils furent à plus de cinquante milles de la Ville du Monaſtere.

Quelle affliction ne reſſentit point l'Abbeſſe le lendemain de ne point voir Florence ! elle ne ſçavoit dequoi elle étoit devenuë. On fit courir aprés, perſonne ne put découvrir la route qu'elle avoit priſe. L'Abbeſſe & les Religieuſes ſe donnérent des ſoins & des inquiétudes inutiles.

Lucrece qui aprit cette triſte

triste nouvelle, en fut désolée : elle pensa comme tout le monde, que sa fille étoit allée à Rome. Elle prit le chagrin si à cœur qu'elle tomba dans une langueur, qui ne la laissa pas longtems au monde. Etant toûjours malade, elle fit venir deux Notaires, afin de faire son Testament Sextus étoit neveu de feu son Epoux ; ensorte qu'il devoit succéder à ses belles Terres, dont elle avoit toûjours joüi, à cause d'un don que le Marquis lui en avoit fait pendant sa vie. Sextus avoit eu pour elle de si belles maniéres, qu'un

fils

fils ne peut en avoir pour ceux qui lui ont donné la vie de plus respectueuses. Elle le récompensa de ses soins & de ses peines ; non-seulement elle voulut qu'il eût après sa mort les biens du Marquis, qui lui apartenoient de droit : elle le fit encore son héritier, & l'exhorta à faire tous ses efforts, afin que Florence pût rentrer dans le Convent Il n'avoit point besoin de ces conseils : l'intérêt les lui inspirera assez, comme on le verra par la suite de cette Histoire.

Lucrece aprés avoir fait

ſon Teſtament, voulut recevoir les Onctions de la Grace ; ſon Confeſſeur lui donna l'Abſolution de ſes fautes. Depuis quatre ans, elle vivoit comme une perſonne retirée du monde, & qui penſe en cette grande affaire, à laquelle les hommes font ſi peu d'attention. Diane ne la quitta point pendant ſa maladie, qui devenoit chaque jour mortelle ; après trois mois de ſouffrances elle rendit l'eſprit.

Sextus & Diane en furent vivement affligez, ils la firent inhumer ſuivant ſa condition. Celui qui ſuccédoit

cédoit à ses belles Terres, différent en cela des autres héritiers, n'épargna rien pour cette pompe funèbre, & fit encore dire plus de priéres pour le repos de son ame, qu'elle n'en avoit demandé par ses dispositions testamentaires. Il se mit en possession du Château, & des autres Terres qui lui apartenoient, tant en qualité d'héritier qu'en celle de donataire.

Lorsque Florence fut arrivée à Rome, elle eût l'envie qu'ont tous les Etrangers qui voyagent : elle voulut voir les antiquitez d'une

des plus grandes Villes du monde : il y avoit plus d'un mois que la Roche & elle étoient dans cet agréable séjour. Comme ses pensées étoient occupées du sujet de son voyage, elle ne perdit point de tems ; elle s'informa d'une Dame Françoise, s'il y avoit à la Cour de Rome quelques Seigneurs François qui pussent la servir auprès de Sa Sainteté. Cette Dame lui répondit, qu'elle connoissoit un Cardinal de cette nation qui avoit mille bontez pour elle. Florence lui demanda son nom. C'est le Cardinal de * * lui ré-

pondit-elle. Florence la pria de l'introduire chez ce Cardinal : & elle ajoûta qu'elle avoit l'honneur de lui apartenir. Cette Dame la conduisit chez ce Seigneur & lui presenta. Le Cardinal interrogea la Religieuse sur sa naissance ; par les réponses qu'elle lui fit, il connut bien qu'elle étoit alliée à sa Maison. Il lui demanda ensuite si sa réclamation étoit dans les formes : après l'avoir lûë, il lui promit de lui rendre tous les services qui dépendroient de lui.

En moins de six semaines, elle obtint du Pape un

un Bref, qui étoit adressé à son Evêque Diocésain. Elle eut une joie qui ne peut s'exprimer comme il faut, que par ceux qui sont sur le point de sortir de l'esclavage. Elle étoit trop polie, & trop reconnoissante pour n'aller pas rendre des actions de grace à celui qui venoit de lui rendre un service si important, en effet elle alla remercier le Cardinal qui lui dit, qu'il souhaitoit qu'elle eût une heureuse issue. Quinze jours s'étant écoulez, le Musicien & elle se mirent en route, & arrivèrent en France. On

en parloit differemment ; les uns blâmoient sa conduite, d'autres loüoient son procédé, & disoient que c'étoit un exemple pour les peres & les meres.

La premiere idée qui se presenta à son esprit, lorsqu'elle fut arrivée en Bretagne, fut d'aller chez un Avocat entendu en ces matieres : par ses conseils elle fit signifier son Bref à Sextus, avec assignation dans l'Officialité pour le voir entériner. Sextus qui n'avoit aucune connoissance dans les affaires, monta en carosse, & alla chez Caton : il espéroit que cet

cet Avocat le serviroit aussi bien qu'il avoit servi le Marquis son oncle : son espérance eut son effet. Caton après avoïr lu le Bref, lui dit, qu'il y avoit obreption & subreption. Il ajoûta que Florence avoit obmis de dire au Pape, qu'elle étoit Professe depuis douze ans : elle a seulement dit qu'elle avoit fait ses Vœux, il y avoit sept ans. Il assura que ce Bref ne seroit point entériné.

Sextus fut ravi d'aprendre des nouvelles qui le combloient de joie ; car si sa cousine eut réussi en ses

prétentions, il auroit été frustré de ces belles Terres dont il jouissoit, Il pria Caton de faire tout ce qu'il conviendroit: il lui dit, qu'il espéroit que sa cause seroit bien défendue, étant entre les mains d'un des plus habiles Avocats du Royaume. Caton lui promit de n'y rien épargner.

Le jour que l'Official donnoit Audiance, Florence demanda à faire preuve des violences que ses pere & mere avoient exercées sur elle, afin de la contraindre d'embrasser l'état de Religieuse qu'elle avoit en horreur.

teur. Sextus s'opoſoit à cette preuve ; ſans avoir égard à ſon opoſition , l'Official prévenu en ſa faveur , rendit ſa Sentence, qui lui permit de faire la preuve qu'elle demandoit. Les lettres que le Cardinal de **. avoit écrit en ſa faveur, ne contribuérent par peu à faire réuſſir ſes prétentions. Si ce Tribunal eût eté Souverain , elle ſeroit infailliblement parvenuë à ſes fins; mais la Juſtice Royale, qui ſçait à propos réprimer les abus de la Cour de Rome , & des Juriſdictions Eccleſiaſtiques , ne lui fut pas ſi

favorable. Caton conseilla à Sextus, d'interjetter apel comme d'abus du Bref du Pape & de la Sentence de l'Official. Sextus suivit ses conseils, & ôta la connoissance de cette affaire à un Juge qui s'étoit laissé prévenir. Ces sortes de préventions sont trés-pernicieuses : il seroit à souhaiter qu'elles fussent bannies des Tribunaux, la Justice seroit renduë avec plus d'intégrité, & avec plus de pureté. Caton en Cour Souveraine fit tous ses éforts pour prouver l'abus qu'il y avoit au Bref du Saint Pere, & en la

la Sentence de l'Official. Il fit voir l'obreption & la subreption ; Florence avoit obmis de dire qu'elle étoit Professe depuis douze ans ; elle avoit caché la vérité au Pape, puisqu'elle n'avoit dit avoir fait ses Vœux que depuis sept ans. Il ajoûta, que suivant l'Edit de 1691. les réclamations devoient être insinuées, & que ce défaut d'insinuation étoit un moyen indubitable pour empêcher l'enterrinement du Bref. Il ne se contenta pas de ces raisons, il dit que le Concile de Trente vouloit, que les réclamations fussent

fuſſent faites devant les Supérieurs ordinaires ; enfin qu'il y avoit une fin de non recevoir : une Religieuſe qui étoit Profeſſe depuis douze ans , étoit cenſée avoir aprouvé tacitement ſes Vœux. En finiſſant il dit, que la Juſtice toûjours attentive au bien de l'Etat, étoit trop clair-voyante , pour favoriſer une Religieuſe, dont la vie n'étoit qu'un tiſſu de libertinages; & que ſi elle y donnoit les mains, on verroit bientôt les Monaſteres deſerts , & une confuſion générale dans les familles.

L'Avocat de Florence ne répondit à ces moyens d'abus qu'en reculant, c'est-à-dire, comme un homme qui sent bien que sa cause est insoutenable. Il demandoit toûjours à faire preuve des violences exercées envers Florence par ceux qui lui avoient donné la vie, & qui en la lui donnant, l'avoient préparée à une douleur & à une angoisse continuelle : il espéroit que la protection que la Religieuse avoit, feroit pancher la balance de son côté ; l'effet ne fut pas confirmé à son attente. Les Cicerons

d'un

d'un des plus augustes Parlemens de France, qui portérent la parole en cette cause, montrérent autant d'éloquence & d'érudition, que le Prince de l'éloquence en faisoit voir autrefois dans le Senat des Romains. Toûjours occupez du bien de l'Etat & de la Religion, ils n'aprouvérent pas la procédure : ils dirent que l'abus étoit trop clairement prouvé, pour qu'ils ne requissent pas que la Cour lui enjoignit de rentrer dans le Convent. L'Arrêt qui intervint, fut conforme à leurs Conclusions : elle fut condamnée

à

à rentrer dans ſon Monaſtere en quinze jours, ſinon qu'elle ſeroit pourſuivie extraordinairement.

Pendant que cette affaire dura, elle fut toujours traveſtie en païſan, afin de n'être pas reconnue. Quel coup de foudre pour elle, lorſque la Roche vint lui annoncer la décifion de ſon ſort ; Elle pleura, elle gémit ; ſa raiſon l'abandonna pour un moment. Elle ne ſçavoit quel parti prendre : elle ne voyoit aucune aparence d'exécuter un Arrêt qui lui enjoignoit de rentrer dans ſa priſon dont elle avoit

deux fois sorti : tout y répugnoit, son cœur, sa passion & son peu de vocation étoient de puissans obstacles ausquels sa raison obéissoit aveuglément. Voyant que l'échéanche du tems limité par l'Arrest*, commençoit à expirer, elle prit le parti de s'éloigner. La Roche & elle prirent la poste & arrivérent à Lyon.

Lorsqu'ils furent arrivez en cette Ville où le commerce fleurissoit plus qu'en aucun autre, elle quitta les vétemens de païsan : elle prit ceux de Cavalier & s'en fit faire un des plus magnifiques :

fiques : elle se fit couper les cheveux & prit la perruque. Lorsqu'elle fut arrivée en France après son retour de Rome, elle trouva de l'argent à emprunter. Un Banquier lui prêta vingt mille livres ; l'espérance qu'il eut qu'elle rentreroit dans les biens du Marquis & de Lucrece, fut un puissant motif qui l'engagea. Le gros intérêt qu'il devoit retirer de la somme qu'il prêtoit avoit pour lui les charmes que ceux qui prêtent avec usure, trouvent en ces conventions illicites. Il les faudroit bannir du Commerce

du

du monde : les Loix divines & humaines les défendent expressément ; on ne voit que trop de ces usuriers qui les violent. Ce Banquier fut trompé en son espérance, il perdit non-seulement la somme qu'il avoit prêtée, mais encore les intérêts usuraires stipulez dans le Contrat.

Sextus étoit sorti d'embarras par le gain de son Procès : la crainte de n'y pas réüssir, l'avoir extrêmement agité. Il récompensa Caton très-largement : les services qu'il en avoit reçû méritoient bien une telle

lar-

largeſſe. Ce poſſeſſeur des belles Terres du Marquis en jouiſſoit tranquilement ; tandis que Florence étoit errante & craignoit toûjours d'être arrêtée. Elle s'informa à Lyon des maiſons où on donnoit à jouer. Comme elle étoit belle, elle ſe flattoit avec juſtice d'être bien reçue en toutes les compagnies, ſous l'habit de Cavalier ; quoique renfermée de puis ſa tendre jeuneſſe dans un Cloître, elle avoit des manieres polies & capables de plaire à tout le monde. Comme elle avoit beaucoup lu, ſa lecture,

jointe aux autres belles qualitez dont la nature l'avoit favorisée, ne contribua pas peu à sa politesse. Dans l'Hôtel où elle étoit logée avec la Roche, qui ne l'abandonnoit pas, elle faisoit l'admiration de tous ceux qui y demeuroient. Si l'Amour qui lui avoit fait ressentir tant de peines, avoit été sa passion la plus dominante, le jeu n'avoit pas moins d'attraits pour elle. Le Chevalier de * *. qui étoit possedé de cette fureur, l'emmena chez une Dame qui sera connue sous le nom de Silvie : on y jouoit

jouoit gros jeu ; Florence mit ſur une carte. L'Amour s'ennuyoit de la faire ſouffrir, la Fortune voulut lui être plus favorable : elle gagna ce ſoir une groſſe ſomme. Silvie à ſon aſpect fut émuë d'une inclination ſecrete. Elle voyoit un Cavalier qui jouoit gros jeu, & d'une figure à plaire, elle reſſentit pour lui plus que de l'eſtime. Elle le regardoit ſouvent avec des yeux qui auroient annoncé au Cavalier ce que ſon cœur reſſentoit, s'il eût été tel qu'il paroiſſoit être à ſes yeux. La Roche voyant que

notre Religieuse travestie gagnoit, lui dit de se retirer. Elle obéit à son Amant.

De quelle joie son cœur n'étoit-il pas pénétré, de ce que la Fortune l'avoit voulu favoriser! elle compta son argent qui avoit augmenté. La Roche n'étoit pas moins ravi; comme il avoit vendu le peu de bien qu'il avoit, elle le nourissoit, & l'aimoit toûjours avec autant de tendresse. Ils alloient chaque jour à cette Académie: Florence n'étoit pas malhereuse au jeu, elle continua de jouer. La Fortune lui prodigua ses tresors? en quinze

quinze jours elle gagna plus de cinquante mille livres. Une somme si considerable l'engagea à faire plus de dépense qu'elle n'avoit fait en arrivant à Lyon : elle se fit faire deux habits d'un goût nouveau. Cette parure ne contribua pas peu à faire éclater sa beauté : elle étoit bien reçue en toutes les compagnies, dont elle faisoit le principal ornement. Silvie qui faisoit une belle figure, & qui tenoit table ouverte la prioit souvent à manger. Notre Religieuse travestie y mangeoit presque tous les jours. Comme

elle étoit galante, elle en contoit à Silvie, qui étoit charmée d'avoir fait une si belle conquête; plusieurs Dames envioient son bonheur.

Virgus qui étoit le mari de Silvie, n'osoit pas encore faire éclatter sa jalousie, il n'en avoit pas encore de sujets, qui pussent le convaincre de ce que cette idée inspire à tous ceux qui sont tourmentez de cette fureur. Florence étoit aimée de son sexe plus qu'un autre ne l'a jamais été : si elle eut été reconnue, les tendresses que Silvie lui faisoit, auroient bientôt cessé. Un

Un ſoir qu'elle avoit gagné une ſomme des plus conſiderables, elle propoſa de donner le bal à Silvie. Cette Dame dont le cœur reſſentoit un feu des plus vifs accepta ſa propoſition. Notre Religieuſe traveſtie, n'épargna rien pour faire voir ſes magnificences : la ſimphonie étoit des plus belles. Oranges, confitures ſéches, liqueurs; enfin tout ce qu'il y avoit de plus exquis, y furent abondamment répandues. La Roche étoit de cette fête. il ne pouvoit quelque fois s'empêcher de rire, de la voir aux ge-

noux

noux des Dames leur en conter.

Virgus fut obligé de faire un voyage en Hollande : les affaires qu'il y avoit, demandoient absolument sa presence, & le pressoient de partir. Aprés avoir dit adieu à sa femme, il prit une chaise de poste & se mit en route.

Ce voyage faisoit un extrême joie à Silvie. Les femmes qui veulent être infidéles, sont ordinairement charmées d'une pareille occasion si favorable à l'infidélité : elles ne demandent que l'éloignement de ceux qui ont empire sur elle, afin

afin de satisfaire leur passion avec plus de facilité & avec moins de danger ; l'occasion se trouvoit trop favorable, pour qu'elle ne disposât toutes choses d'une maniére à faire réussir son dessein. L'absence de son époux la rendoit beaucoup plus libre Comme Florence lui avoit plusieurs fois exprimé son amour, une certaine crainte l'avoit empêché d'y répondre, selon que son cœur l'auroit voulu. L'éloignement de celui qui la retenoit, la mit hors d'embarras. Elle ne pensa qu'à prévenir celle qui la gracieu-
 soit

ſoit toûjours. Elle ne s'accommodoit point de ces douceurs : elle en vouloit d'autres, que nôtre Religieuſe travêſtie ne pouvoit lui donner. Comme la Roche étoit toûjours avec Florence, Silvie la pria de venir quelquefois ſeule la voir. Pendant trois jours elle alla chez cette Dame, qui faiſoit toûjours tomber la converſation ſur la galanterie: Florence en parloit en des termes les plus touchans, Elle ne pouvoit en venir aux effets, qui étoient pour elle une impoſſibilité phyſique & abſoluë. Silvie en attri-

buoit

buoit la cause à un excès de timidité; une raison plus puissante en étoit le motif. Elle espéroit qu'en faisant toutes les avances, ce Cavalier en aparence franchiroit le pas: son dessein n'eut point son effet.

Un jour elle lui dit qu'elle avoit une belle Maison de campagne: elle lui demanda si elle y vouloit venir passer quelques jours. Florence lui repartit qu'elle acceptoit avec plaisir la partie qu'elle lui proposoit, mais à condition que la Roche en seroit. Silvie ne l'auroit point voulu; mais la Reli-

gieuse qui ne pouvoit s'en passer, n'y auroit jamais été, si celui qu'elle aimoit toûjours à l'adoration, ne l'eut accompagnée. Ils montérent en carosse & arrivérent à cette Maison qui étoit magnifiquement ornée; les jardins étoient des plus beaux, les eaux y étoient naturelles: Dans la Province il n'y en a point de mieux batie; l'air y est parfaitement bon. Silvie y faisoit ordinairement son séjour pendant cette saison où la campagne est si charmante; Elle crut qu'étant éloignée des compagnies, elle parviendroit

mieux

mieux au dessein qu'elle avoit de satisfaire sa passion. La Ville & la Campagne, les compagnies & la solitude, ne forceront jamais la nature à faire l'impossible. Cette Dame brûloit d'un feu que le sacré lien défend à celles qui sont sous les loix de l'Hymenée, d'éteindre avec d'autres qu'avec leurs époux. Le nombre de celles qui outragent leurs maris, & qui sont infideles, est si grand, que le meilleur Arithméticien auroit de la peine à les conter. Sa flâme causoit son tourment; s'il n'y avoit que Florence qui

fût capable d'y remédier, elle couroit grand risque, de n'en guérir jamais.

Le Printems étoit sur sa fin, les Oiseaux faisoient un ramage agréable & divertissant. Silvie chantoit souvent des airs tendres : & poussant de profonds soupirs, elle regardoit notre Religieuse travestie, & lui disoit qu'elle n'avoit jamais vû de Cavalier si peu sensible à cette passion dans laquelle presque tous les mortels tombent avec plaisir. Florence étoit pour le moins aussi tendre que celle qui lui faisoit ces reproches ; le Lec-

teur

teur en eſt aſſez inſtruit par ſes avantures. Enfin Silvie laſſée du prétendu reſpect de Florence, qu'elle croïoit être le ſeul obſtacle à ſes plaiſirs, ſe trouvant ſeule avec elle, lui propoſa de l'introduire dans ſa chambre pendant que toute ſa maiſon dormiroit. Nôtre Religieuſe traveſtie qui faiſoit tous ſes efforts pour s'en défendre, fut obligée d'obéir à cette Dame qui étoit poſſedée de la fureur la plus violente. Elle en fit confidence à la Roche, qui lui dit que ce ſeroit le moyen de ſe faire reconnoître: aprés avoir aſſez reſiſté,

Silvie & elle se mirent au lit. Florence lui témoigna mille caresses qui n'étoient que verbales, au lieu que cette Dame en auroit voulu de réelles ; jamais la surprise d'une femme n'a été plus grande, de se voir avec un Cavalier qui lui paroissoit plus froid que le marbre. Le sommeil accabloit la Religieuse, elle s'y laissa aller aussi aprés mille pensées diférentes qui avoient agité son cœur. Pendant qu'elles étoient ensévelies dans un profond sommeil, Virgus arriva ; il étoit prés de deux heures aprés minuit. En descendant de cheval

cheval il demanda des nouvelles de ſa femme à un laquais, qui lui repondit qu'elle joüiſſoit d'une profonde ſanté : comme il brûloit d'envie de l'embraſſer aprés une ſi longue abſence, il prit de la lumiere & monta ſeul dans ſa chambre. Lorſqu'il y fut entré, il penſa tomber à la renverſe de voir auprés de ſon lit un habit de Cavalier, avec une perruque & une épée ſur la table. Dans ce moment la jalouſie s'empara de lui à un tel excés, qu'il tira ſon épée afin d'arracher la vie à l'Amant qui ſoüilloit ſon lit, & à ſon infidéle épouſe

se. Furieux comme un lion, il fut sur le point d'exécuter son dessein : mais deux montagnes qui auroient fait honte à la neige, arrêterent la main du jaloux : le cri que sa surprise lui fit jetter, éveilla ces deux endormies. Florence qui au premier aspect du jaloux avoit été frapée d'une frayeur, que tout homme auroit eu en pareille occurrence, lui dit ces paroles : Je ne suis rien moins que ce que vous avez cru, Silvie est innocente : je suis de son sexe. Ce que vous voyez vous en donne une preuve qui ne peut vous permettre de le révo-

voquer en doute. Silvie avoit perdu l'usage de la parole, elle changea de couleur. Etant revenuë de sa surprise, elle pria Florence de lui aprendre le sujet qu'elle avoit eu de se travestir. La Religieuse étoit trop dissimulée, & avoit de trop grands sujets de cacher son état, pour contenter la curiosité de celle qui avoit eu pour elles des manieres beaucoup plus que civiles.

Virgus après avoir regardé fixement Silvie, lui fit ce reproche en ces termes. Si vous ne m'avez pas outragé, ce n'est pas votre faute, ce-

lui

lui que vous aviez choisi pour contenter votre amour déreglé, n'a pû aporter le remede qui convenoit à vôtre indigne flâme. Si vous n'êtes infidele d'éfet, vous l'êtes au moins de volonté : l'avanture de cette nuit me donnera des leçons pour l'avenir. Silvie ne savoit que répondre, quelques larmes qu'elle répandit en servirent. Le jour commençoit à paroître, cette scene avoit duré plus de trois heures ; Florence s'habilla & laissa Silvie avec son époux qui se laissa aller aux caresses de son infidéle en idée. Les femmes quelque cou-

coupables qu'elles paroiſſent aux yeux de leurs maris, trouvent toûjours le ſecret de les faire revenir.

Le matin, la Roche & Florence allérent ſe promener dans les jardins : lorſqu'il aprit ce qui étoit arrivé pendant la nuit, il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Il dit enſuite à Florence qu'il falloit prendre des meſures pour ſortir du Royaume. Comme elle étoit abandonnée de celui ſans lequel nous ne pouvons faire d'actions méritoires, elle voulut ajoûter à ſes crimes un plus grand & plus énorme.

me. Elle prit la résolution de passer à Genéve, afin d'apostasier, & de se marier avec lui. La Roche qui avoit succé dès son enfance les principes de nôtre Sainte Religion, avoit peine à consentir à une chose si oposée au vrai Culte. Comme la femme a fait succomber le premier de tous les Hommes, en lui faisant manger du fruit défendu: depuis la chute du premier Pere, l'homme n'est que foiblesse. La tentation étoit trop forte pour qu'il y résistât longtems: aprés lui avoir dit tout ce qu'il put pour la détourner

ner d'un ſi malheureux deſſein, il lui promit de la ſuivre par-tout. Ce ſexe a tant d'apas, que les plus barbares s'y laiſſeroient aller ; cependant la chute d'Adam devroit ſervir d'exemple à ceux qui ont tant de complaiſance pour celles qui régnent ſur eux avec un empire ſouverain.

Pendant que ces Amans s'entretenoient du ſujet de leur voyage ; l'Abeſſe & Sextus faiſoient faire des perquiſitions dans tout le Royaume. Ils ne ſouhaitoient rien tant que de pouvoir empêcher Florence de tomber dans

dans de nouveaux précipices ; le principe de son salut, & la bienséance leur faisoient souffrir plusieurs inquiétudes. La Roche & elle craignoient d'être surpris, ils démeurérent encore deux jours à la maison de Silvie, qui commençoit à se guérir de son amour. Après l'avoir remerciée de toutes les bontez qu'elle avoit eu, ils lui dirent adieu, & prirent la route de Genéve.

Il n'y avoit pas une demie heure qu'ils étoient partis, lorsque Sextus arriva à Lyon avec deux de ses amis. Il s'informa si on n'avoit point vû

vu un Musicien avec un Cavalier ordinairement vétu de rouge. Florence étoit presque toûjours habillée d'écarlate, c'étoit sa couleur favorite. Comme elle avoit fait un sejour de trois mois à Lyon, & qu'elle y avoit gagné au jeu des sommes considérables : l'Auberge où étoit descendu Sextus, fut la même où Florence & la Roche avoient logé : L'Hôtesse lui répondit que le Cavalier dont il demandoit des nouvelles, étoit allé avec la Roche à une maison de plaisance d'une Dame qui en étoit fort amou-

reuſe. Sextus lui repartit, cette maiſon eſt-elle éloignée de la Ville ? Il n'y a que deux lieuës d'ici, répondit-elle. Il ne douta point que ce ne fut Florence traveſtie ſous l'habit de Cavalier, ce qui lui confirma, fut une caſſette qu'elle avoit laiſſee dans l'Auberge, & qu'elle avoit oubliée. Il l'ouvrit avec un marteau, il leva la ſerrure; il y avoit pluſieurs papiers qui ne l'inſtruiſoient encore de rien : mais la Lettre de Lucrece, écrite à ſa fille dans le tems qu'il la ramena par artifice au Monaſtere, fut pour lui une aſſurance

assurance qui ne lui permettoit pas de le révoquer en doute. Il prit un homme qui sçavoit le chemin, & marcha à cette maison avec autant de vitesse que ceux qui courent la poste ; lorsqu'il y fut arrivé, après avoir salué Virgūs & son épouse, il leur demanda s'il n'y avoit point chez eux des Cavaliers ; Silvie lui repondit qu'il y en avoit eu qui étoient partis il y avoit environ quatre heures. Comme les femmes sont naturellement plus curieuses que les hommes, quoi qu'elle se doutât bien que c'étoit cet-

te fille travestie en Cavalier qu'il cherchoit ; elle lui dit ces paroles : Peut-on sçavoir le sujet de vos perquisitions ; Sextus lui repondit que le Cavalier qu'il cherchoit, étoit Florence, fille du Marquis de **, Religieuse depuis douze ans, & qui étoit allée à Rome où elle avoit obtenu un Bref, que la Justice avoit trouvé abusif ? enfin qui étoit condamnée à rentrer dans le Convent. Virgus & Silvie furent extrêmement surpris de ce qu'ils venoient d'entendre. Ils priérent Sextus & ses deux amis à manger ;

com-

comme ce digne exécuteur des volontez de Lucrece n'étoit occupé que du ſujet de ſon voyage, il remercia Virgus & Silvie ; en les quittant, il demanda le chemin que ces deux Cavaliers avoient pris. Virgus lui repliqua qu'il croïoit que c'étoit la route de Geneve.

Sextus & ſes deux amis qui l'accompagnoient ſe mirent en chemin de ce côté là. Ils arrivérent à un Village éloigné de huit lieues de la maiſon de Virgus ; comme ils deſcendoient de cheval , Florence & la Roche qui étoient bien armez, ſortoient

roient de l'Auberge, il sembloit que leurs chevaux avoient des aîles, tant ils marchoient avec rapidité. Sextus ne la reconnut pas. Il demanda à l'Hôtesse le nom des Cavaliers qui venoient de sortir & qui couroient la poste. Elle lui répondit qu'ils lui étoient inconnus; tout ce qu'elle pouvoit lui en dire, c'étoit qu'elle croyoit qu'ils alloient à Geneve; & ce qui lui donnoit lieu de le penser, étoit la conversation qu'ils avoient euë, dans laquelle ils avoient beaucoup parlé de cette Ville. Sextus

aprés l'avoir écoutée ; pria ses deux amis de le suivre afin d'arrêter ces deux Cavaliers. Ils changérent de chevaux : ceux qu'ils avoient étoient si fatiguez qu'à peine pouvoient ils faire un pas. Ils coururent si vîte, qu'ils joignirent Florence & la Roche qui parloient à un Maréchal qui venoit de mettre deux fers aux pieds du cheval de la Roche.

Sextus commença à dire à Florence, qu'il reconnut travestie en Cavalier, de mettre bas les armes. Florence qui étoit dans la résolution de perdre plûtôt la vie.

vie, que de se laisser prendre, lui répartit ainsi : Je brûlerai la cervelle au premier qui avancera. La Roche avoit aussi le pistolet à la main. Sextus en picquant son cheval, voulut courir à elle afin de la saisir. Notre Religieuse travestie lui lâcha un coup de pistolet dans un bras, & poussa vivement son cheval ; la Roche la suivit. Ceux qui accompagnoient Sextus ne voulurent pas la tuer : il leur étoit facile. Comme cette scene se passoit à un Village, ils demandérent du secours : & comme celle qui

ve-

venoit de blesser Sextus, n'étoit pas encore sortie de ce Village, plusieurs Paysans avec des fusils & d'autres armes fermérent le passage; Florence & la Roche furent pris & conduits en prison.

Le Juge du lieu alla les interroger. Ils ne répondirent qu'indirectement à son Interrogatoire. La blessure de Sextus étoit si grande & si dangereuse qu'il en pensa perdre le bras. Après le coup on le mit au lit, un Chirurgien le pansa : Ses deux Amis ne l'abandonnérent pas.

Quelle affliction la Ro-

che & Florence ne ressentoient-ils point, de se voir dans la Prison ! Notre Religieuse travestie étoit au desespoir. Comme la Nature l'avoit douée d'un génie vif & pénétrant, elle se fit aimer de la femme du Concierge à un tel point qu'elle lui faisoit faire ce qu'elle vouloit. Comme elle avoit pris empire sur celle qui étoit la maîtresse de lui procurer sa liberté, il n'est point de flatteries & de protestations d'amitié qu'elle ne lui fit à dessein de s'évader.

Un soir que le Concierge étoit enséveli dans un profond

fond sommeil, Florence caressoit sa femme. La Roche profita du moment de s'emparer des clefs de la Prison. Cette femme feignoit de ne s'en apercevoir pas. La Religieuse l'embrassa trés-étroitement, & lui dit : C'est à vous que nous aurons l'obligation de notre liberté, jamais nous ne la mettrons en oubli. Quoique la femme du Concierge l'aimât, & qu'elle eût toujours voulu la voir, la pitié jointe à la premiere impression que ce prétendu Cavalier avoit fait sur son cœur, la toucha beaucoup.

Elle lui dit de ne perdre pas de tems. Pendant cet adieu la Roche ouvrit la porte, & ces deux Prisonniers recouvrérent leur liberté.

Le Concierge ne les voyant pas le matin, fut dans le dernier chagrin. Sa femme qui avoit fait le coup, voulut paroître innocente; & pour mieux se justifier, elle parut encore plus triste & plus affligée que son mari. Comme les femmes pleurent quand elles veulent, la Concierge répandit à propos quelques larmes: elle dit à son époux que ce qui la surprenoit, étoit

étoit le peu de bruit que ces deux Prisonniers avoient fait. Il lui répondit que la Justice lui feroit son Procès, & qu'il ne sçavoit ce qu'il devoit répondre au Juge. Cette femme qui avoit l'artifice en partage, lui dit ces paroles : Vous êtes donc bien embarassé ; je vais trouver un expédient qui nous mettra à couvert des poursuites qu'on pouroit faire : il faut dire au Juge que ces deux Prisonniers sont sortis par le moyen de deux serrures qu'ils ont levé pendant que nous étions ensevelis dans le sommeil.

Le Concierge ſuivit les conſeils de ſa femme qui étoit fine & ruſée. La nuit ſuivante il arracha les ſerrures de deux portes, & le matin alla avertir le Juge que ces deux Priſonniers s'étoient évadez la nuit derniére. Le Juge un peu trop crédule, ſe tranſporta dans la Priſon avec ſon Greffier, & fit ſon Procés Verbal. Le Concierge & ſa femme furent délivrez d'embarras.

On n'en voit que trop qui ſçavent faſciner les yeux des Juges : ils leur perſuadent que ce ſont les priſonniers qui ſe ſont évadez

dez d'eux-mêmes, tandis qu'ils y ont prêté les mains ; l'argent qu'ils en reçoivent souvent, a le secret d'ouvrir les portes les mieux fermées.

Sextus aprit avec douleur la sortie de Florence & de la Roche, il demeura plus de deux mois dans le Village : sa blessure, qui le faisoit extrêmement souffrir, ne lui permettoit pas de se mettre si-tôt en chemin. Après qu'il en fut entierement gueri, il partit avec ses deux amis.

Lorsqu'il fut de retour chez lui, plusieurs person-

nes qui avoient ſçu ſon accident allerent lui marquer la part qu'ils avoient pris, & lui dirent qu'il n'avoit rien à ſe reprocher, parce qu'il avoit ſatisfait, autant qu'il lui avoit été poſſible, aux dernieres volontez de Lucrece. Sextus répondoit à leurs honnêtetez.

La Roche & Florence aprés leur ſortie de priſon ne penſérent qu'à avancer leur chemin du côté de Geneve. La crainte d'être arrêtez une ſeconde fois les agitoit toûjours; quand ils trouvoient ſur la route quelques

ques personnes, ils faisoient marcher leurs chevaux plus vîtes : semblables en cela à ceux qui ont fait une mauvaise action, ils sont dans une apréhension continuelle, il leur semble toujours voir des Archers à leur suite ; c'est l'effet ordinaire de la peur. Lorsqu'ils furent arrivez à Genéve où le vrai Culte n'est point connu, ils se mariérent à la maniére des Protestans, & embrassérent la Secte de Calvin : enfin ils quittérent la bonne Religion pour en suivre une remplie d'abus & d'erreur. Genéve est une des Villes de

de l'Europe où l'on voit plus de ces Apostats ; c'est le refuge de tous ceux qui courent à la perdition. La passion de Florence la conduisit dans ce précipice, dont elle ne se retira jamais.

Il y avoit près de deux ans que la Roche & elle vivoient dans cette union, que leur vie déréglée leur faisoit trouver douce & agréable, lorsqu'elle accoucha d'un fils. La Roche continuoit sa Profession de Musicien : comme il y excelloit, il y gagnoit beaucoup. Quoiqu'ils paroissoient contens, un certain re-

remords tourmentoit jour & nuit Florence, qui disoit souvent en elle-même ces paroles : *Une Religieuse qui étoit consacrée au Seigneur, & qui devoit lui être toûjours fidéle. ne s'est pas contentée de n'avoir pas éxécuté ses vœux, elle vient d'apostasier.* Au travers du bandeau que sa passion lui mettoit devant les yeux, sa conscience lui faisoit souffrir tout ce que les remords ont de plus cuisant & de plus amer. La Roche n'étoit pas si persécuté ; quand il avoit une fois pris un parti, il ne vouloit jamais changer. Comme

me il n'étoit pas fort éclairé ſur la Religion, , il ne pouvoit diſcerner ſi le Culte qu'il avoit abandonné, étoit meilleur que celui qu'il avoit embraſſé. Il étoit extrêmement aſſidu aux Prédications des Miniſtres afin de s'inſtruire. Florence y alloit quelquefois : les principes qu'elle avoit ſuccé dès ſon b[illegible]ge, avoient peine à s'accorder à cette Doctrine, dont le venin eſt malheureuſement répandu dans une très-grande partie de l'Europe ; quoiqu'elle en connut l'abſurdité & le poiſon, elle y voulut vivre & mou-

mourir. Elle étoit bien plus criminelle que ceux qui ſont nés dans une Religion & qui y meurent. Ils ſuivent le Culte qu'ils ont ſuccé avec le lait, & elle avoit quitté la voie qui conduit aux félicitez éternelles, afin d'embraſſer celle dans laquelle le chemin eſt ouvert à des tourmens infinis.

L'enfant qu'elle avoit mis au monde fut nommé Largus. Il avoit une ſi grande reſſemblance à ſa mere, qu'on avoit peine à les diſtinguer. Il n'étoit pas moins beau, & avoit autant d'eſprit. Lorſqu'il eut atteint l'âge

l'âge de quatorze ans, la Roche & Florence l'envoyérent en France, afin qu'il y aprit les beaux Arts & les Sciences qui fleurissent plus dans ce Roïaume qu'en aucun autre. Elles doivent leur éclat à celui qui a regné soixante & douze ans avec tant de gloire, & qui en étoit le protecteur. Après sa mort elles ont recouvré un Prince qui les posséde à un degré éminent, & qui gouverne cet Empire avec autant de tranquilité que de sagesse.

Largus partit de Genéve pour venir en France. Lorsqu'il

qu'il fut arrivé à Paris, il alla porter une lettre que la Roche écrivoit à un Banquier de ses amis : il le prioit d'avoir soin de son fils. Le Banquier le logea dans sa maison, & avoit pour lui les mêmes manieres qu'il auroit eu pour son propre enfant : il l'envoyoit au Collége. Comme Largus étoit doué d'une excellente memoire, qui est la principale chose pour ceux qui veulent aprendre les Sciences, il aprenoit tout ce qu'il vouloit. Etudiant en Physique, il se donna à la débauche d'une telle maniere qu'il

qu'il n'alloit que très-rarement en Classe : quoiqu'il fit accroire à celui qui avoit bien voulu se charger de son éducation, qu'il étoit fort assidu à faire son devoir. Les Courtisannes de Paris ne contribuérent pas peu à fomenter ses débauches. Quelque vigilant que soit le Juge de Police,* quand il auroit les yeux d'Argus, il ne pourroit jamais détruire le commerce de toutes ces Courtisannes : on peut dire sans flatterie que s'il ne les a pas entierement éteint, par ses soins le nombre en est diminué ; la corruption du sié-

ſiécle tolére ce qu'on ne peut empêcher.

Le Banquier écrivoit ſouvent à la Roche, & lui marquoit qu'il étoit charmé de ſon fils qui avoit une très grande diſpoſition pour les Lettres. Le Muſicien & Florence goûtoient une joie que les peres & meres reſſentent lorsqu'ils aprennent que leurs enfans ſe portent au bien & à la vertu. Ces belles inclinations ne devoient durer qu'un tems : la débauche des femmes entraîne très-ſouvent aprés elle des ſuites fâcheuſes.

Largus avoit un ſi grand

penchant à voler, qu'il prît une nuit quatre flambeaux d'argent avec deux cuilliers, pendant que le Banquier & toute sa famille dormoient: S'il borna là son vol, ce ne fut pas sa faute? il ne trouva que cela sous sa main. Lorsque la porte de la maison fut ouverte le matin, il sortit & alla vendre ces quatre flambeaux & les deux cuilliers: sans perdre de tems, il acheta un cheval, & feignit de prendre la route de sa naissance. Le Banquier & sa femme furent extrêmement surpris le lendemain de ne le point voir: leur

leur ſurpriſe fut encore bien plus grande lorſque la Femme de chambre vint leur annoncer qu'il y avoit quatre flambeaux & deux cuilliers qui avoient été pris. Le ſecret départ de Largus leur fit ſoupçonner que c'étoit lui qui avoit fait ce vol.

Le Banquier écrivit à la Roche & lui marqua que s'il lui avoit dit tant de bien de ſon fils, les choſes étoient bien changées de face, enfin qu'il leur avoit fait un vol conſiderable. Il leur ſpécifia les choſes priſes furtivement. Comme Largus, quoi-qu'il eut pris

le chemin de Genéve, n'avoit point eu dessein d'y aller, il demeura en Picardie où il continuoit le métier qui conduit à la fin aux suplices. Autant la Roche & Florence avoient eu de plaisir en aprenant que leur fils marchoit dans les traces de la vertu, autant ils furent affligez de la nouvelle qu'ils reçûrent du Banquier. Ils passérent d'une extrêmité à l'autre. Florence disoit, en répandant des larmes : Faut-il que j'aye mis au monde un enfant dont l'inclination soit si portée au larcin. D'un bon arbre il en sort quel-

quelquefois de mauvais fruits, & d'une tige mauvaise il en ſort quelquefois d'excellens. L'arbre qui avoit produit Largus étoit des plus vicieux : les crimes dont ſa mere étoit ſouillée, en ſont des preuves inconteſtables.

La Roche fit réponſe au Banquier en des termes qui lui firent comprendre la douleur que lui cauſoit cette nouvelle : il le prioit de ne pas faire de pourſuites : il ajoûtoit qu'il lui paieroit en conſequence le prix des choſes que Largus avoit pris. La lettre de la Roche em-

empêcha le Banquier de poursuivre : comme il avoit une assurance d'être payé, il demeura dans l'inaction.

La Roche & Florence étoient en peine de sçavoir où étoit Largus, qui s'associa en Picardie avec des Voleurs : ils alloient sur les grands chemins & voloient les passans ; ceux qui vouloient faire quelque résistance, perdoient la vie à coups de pistolet & à coups de bayonette. De cette bande de Scelerats, Largus étoit le plus cruel & le plus inhumain, Pendant deux ans qu'il exerça ce malheureux mé-

métier, de sa propre main périrent plus de trente personnes. Cette barbarie ne devoit durer qu'un temps. Le bruit se répandit dans la Province qu'il y avoit une troupe de Voleurs sur les grands chemins. Les Maréchaussées furent mises en campagne: on en prit quatre, du nombre desquels Largus se trouva: ils furent conduits en Prison, & en huit jours furent condamnez à être rompus vifs. Largus sur l'échafaut avoua que le premier vol qu'il avoit fait, étoit quatre flambeaux & deux cuilliers d'argent.

Un François qui alla à Genéve aprit à la Roche & à Florence la cruelle destinée de leur fils. Florence à ce triste recit s'arrachoit les cheveux, & pleuroit abondamment. La Roche n'étoit pas moins consterné. Le tems qui fait oublier toutes choses, leur ôta de la mémoire ce qui les pénétroit de la plus vive douleur. Ils vivoient à Genéve en bons Protestans : cependant Florence étoit toûjours agitée par un certain remords qui trouble ceux qui ont changé de Religion.

Un jour comme elle se pro-

promenoit hors de la Ville avec ſon Epoux, il s'éleva une ſi grande tempête, que le plus intrépide en auroit été effrayé : l'air étoit tout en feu, les éclairs offuſquoient les yeux. La Roche lui dit de retourner à la maiſon. Elle voulut courir; mais les foudres & les carreaux tranchérent le fil de ſes jours. La Roche ſaiſi du coup terrible, tomba évanoüi : étant revenu de ce profond ſommeil, & voyant Florence ſans connoiſſance & le viſage violet, il ne douta plus qu'elle ne fut morte. Le coup dont

le Ciel venoit de le frapper, le mit au deſeſpoir : il répandit un torrent de larmes. Ainſi finit la vie de cette infame Apoſtate. Si la Juſtice humaine avoit fait tous ſes efforts, afin de la faire rentrer dans le bon chemin, la Juſtice divine n'étoit pas ſatisfaite, elle voulut faire éclatter ſes vengeances dés ce monde.

F I N.

SUD.